

Sommaire

Science-Fiction

AYERDHAL : *Résurgences* chroniqué par Noé Gaillard 7

Fantastique

Clive BARKER : *Jakabok : le démon de Gutenberg* chroniqué par Eric Vial 7

Science-Fiction & Fantastique

Ray BRADBURY : *Léviathan 99* chroniqué par Noé Gaillard 9

Fantastique

Mireille CALMEL : *Le Chant des sorcières* chroniqué par Eric Vial 10

Science-Fiction

Jeanne-A DEBATS : *La vieille Anglaise et le continent*
chroniqué par Pascal J. Thomas 11

Fantastique

Guillermo DEL TORO & Chuck HOGAN : *La Lignée*
chroniqué par Philippe Paygnard 12

Science-Fiction

Sylvie DENIS : *Pèlerinage* chroniqué par Pascal J. Thomas 13

Essai

Céline DU CHÉNÉ & Jean MARIGNY : *Dracula, prince des ténèbres*
chroniqué par Eric Vial 14

Science-Fiction

Greg EGAN : *Océanique* chroniqué par Noé Gaillard 16

Science-Fiction

Greg EGAN : *Oceanic* chroniqué par Pascal J. Thomas 17

Science-Fiction

Greg EGAN : *Schild's Ladder* chroniqué par Pascal J. Thomas 19

Science-Fiction & Essai

Robert HEINLEIN : *Solution non satisfaisante* chroniqué par Pascal J. Thomas 20

Science-Fiction

Johan HÉLIOT : *Ordre Noir* chroniqué par Noé Gaillard 22

Fantastique

Christophe LAMBERT : *Vegas Mytho* chroniqué par Noé Gaillard 23

Essai

Claude LECOUTEUX : *Fantômes et revenants au Moyen Âge*
chroniqué par Eric Vial 24

Essai

Norman MAILER : *Bivouac sur la Lune* chroniqué par Eric Vial 25

Science-Fiction

Cormac McCARTHY : *La Route* chroniqué par Philippe Paygnard 26

Horreur médiévale		
Sean McFARREL : <i>L'Antre des Écorcheurs</i>	chroniqué par Philippe Paygnard	27
Science-Fiction		
Ken McLEOD : <i>The Night Sessions</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	28
Fantasy		
China MIÉVILLE : <i>Lombres</i>	chroniqué par Noé Gaillard	29
Fantasy		
Jérôme NOIREZ : <i>Fleurs de Dragon</i>	chroniqué par Noé Gaillard	30
Science-Fiction		
Arto PAASILINNA : <i>Le Cantique de l'apocalypse joyeuse</i>	chroniqué par Eric Vial	31
Fantasy		
Robert REDICK : <i>La conspiration du Loup Rouge</i>	chroniqué par Noé Gaillard	33
Science-Fiction		
Alastair REYNOLDS : <i>La pluie du siècle</i>	chroniqué par Noé Gaillard	34
Science-Fiction		
Richard Paul RUSSO : <i>Le cimetière des Saints</i>	chroniqué par Noé Gaillard	35
Science-Fiction		
Robert J. SAWYER : <i>Eveil</i>	chroniqué par Noé Gaillard	35
Science-Fiction		
Lucius SHEPARD : <i>Sous des Cieux étrangers</i>	chroniqué par Noé Gaillard	36
Science-Fiction		
Robert SILVERBERG : <i>Chroniques de Majipoor</i>	chroniqué par Noé Gaillard	38
Science-Fiction		
Kurt STEINER : <i>Big Crunch</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas	38
Fantastique		
Dacre STOKER & Ian HOLT : <i>Dracula l'Immortel</i>	chroniqué par Philippe Paygnard	39
Fantastique		
Theodore STURGEON : <i>Un peu de ton sang</i> suivi de <i>Je répare tout</i>	chroniqué par Noé Gaillard	41
Conte merveilleux		
J. R. R. TOLKIEN : <i>Monsieur Merveilleux</i>	chroniqué par Jérôme Charlet	42
Fantasy		
Scott WESTERFELD : <i>A-Apocalypse</i>	chroniqué par Noé Gaillard	43
Science-Fiction		
Robert Charles WILSON : <i>A travers temps</i>	chroniqué par Eric Vial	44
Science-Fiction		
<i>Défricheurs d'imaginaire</i> , anthologie présentée par Jean-François Thomas	chroniquée par Pascal J. Thomas	47
Science-Fiction		
69, anthologie présentée par Charlotte Volper et Jérôme Lavadou	chroniquée par Pascal J. Thomas	49
Science-Fiction		
<i>Utopiales 09</i> , anthologie présentée par Jérôme Vincent	chroniquée par Pascal J. Thomas	51

Editorial

Retour sur la SF

Une dizaine d'années après *Escales sur l'Horizon*, anthologie-manifeste publiée en 1998 au Fleuve Noir et affirmation de la revitalisation que connaissait à l'époque la SF française, Serge Lehman revient explicitement sur ses propres traces avec *Retour sur l'Horizon*. Aux «Seize grands récits de science-fiction» annoncés en couverture du précédent volume répondent les «Quinze grands récits de science-fiction» du présent ouvrage. Laissons de côté le fait, décevant, que depuis des années Serge Lehman soit calé sur la thématique du retour, un retour souvent sur lui-même et qui ne nous apporte pas de créations nouvelles aussi revigorantes que pouvaient l'être *F.A.U.S.T.*, *Aucune Etoile aussi lointaine* ou tout le cycle du Picté. Tout du moins en littérature ; j'ai ouï dire que Lehman est actif côté ciné ou BD, sans avoir examiné la chose de près.

Ce qui est sûr est qu'il demeure un penseur stimulant de la SF, en perpétuel aller-retour entre sa création (passée ou future), sa théorisation, et la situation sociale et économique du genre. L'introduction, riche de 42 pages, d'*Escales sur l'Horizon*, se focalisait sur les problèmes d'acceptation de la SF par le milieu littéraire français (acceptation intellectuelle, mais aussi et surtout l'acceptation commerciale, vécue comme un corollaire). Dans *Retour sur l'Horizon*, on nous annonce une bonne nouvelle : la SF est sortie de son siècle de purgatoire, et l'irruption en son sein d'écrivains «décisifs» annonce sa rentrée dans le discours intellectuel.

On pourra discuter de cette affirmation, et plus encore des conséquences que l'on peut en espérer ; il me paraît à peu près

certain que la communauté établie des auteurs de SF ne sera pas intégrée dans ce mouvement de la littérature générale vers les thèmes de SF. Comme avant, et sans doute plus qu'avant, des auteurs validés par l'institution implicite de l'édition et de la critique «respectables» se tourneront vers des thèmes qui furent ceux de la SF, limiteront moins leurs horizons, vendront leurs livres, et obtiendront peut-être même des prix Nobel. La chose s'est vue. Pour l'auteur de SF de base, badigeonné d'emblée aux couleurs du divertissement populaire, il sera plus difficile de percer. Du moins de son vivant (voir l'exemple significatif de Philip K. Dick). Ou alors, il faudra passer par la mort symbolique de l'effacement de ses attaches avec cette maudite SF ; prendre un nouveau pseudo peut aider, mais n'est pas nécessaire : voyez comment la critique avait salué ce magnifique «premier roman» qu'était *L'Été en pente douce* d'un certain Pierre Pelot...

Vétilles que tout cela. Lecteurs nous sommes, et ce sont les textes qui risquent d'arriver entre nos mains à l'avenir qui doivent nous intéresser. L'évolution qui se dessine n'est pas le propos principal de Lehman, qui se penche sur les raisons du long ostracisme de la SF, qui en 1903 pouvait encore être couronnée par un Goncourt. Après avoir écarté, un peu vite, un certain nombre de raisons pour lesquelles la SF peut ne pas plaire — ne faudrait-il pas tout simplement invoquer le fait que le bon goût littéraire, formé par le dépassement des plaisirs immédiats, s'attache à la forme plus qu'au contenu, qui quand on le réduit à ses ingrédients essentiels ne varierait jamais guère ? — Lehman isole ce qui est pour lui l'élément décisif : la SF se préoccupe de métaphysique, tandis que la littérature générale, acceptée, considère comme naïveté ces questions sur la réalité et l'univers, et centre son propos sur l'expérience vécue, la psychologie, la condition humaine telle que nous la connaissons (et non telle qu'elle pourrait être quand poussée à ses limites).

Il n'a pas tort. Se préoccuper sous une forme romancée de la fin de l'humanité, ou de la civilisation, de la définition même de ce qu'est la vie, l'humain ou l'intelligence, du sens que l'on peut donner à la notion de réalité, voilà qui reste le propos de la SF (et parfois celui de la *fantasy*, mais guère celui du fantastique, qui greffe son étrangeté sur un monde familier). Je pourrais lui reprocher un emploi flottant du terme « métaphysique » : je le comprends comme une branche de la philosophie, qui n'envisage les explications religieuses que si l'auteur concerné a intégré le transcendant à ses axiomes (ou s'est mis en tête de démontrer son existence, entreprise qui convainc de moins en moins de gens de nos jours). Alors, je suis d'accord avec Lehman quand il dit p. 19 que la SF pose « les questions ultimes » (« la destination, [le] propre de l'homme, l'immortalité et la nature du réel ») « en termes concrets : par la technique. » Mais je suis surpris que dès qu'il a levé le lièvre métaphysique, p. 17, il passe deux pages à parler de SF et de religion, ou du moins à mettre en évidence la persistance du langage et des images religieuses dans bien des œuvres de SF. Non qu'il n'y ait pas de matière : une bonne partie de la SF est une littérature prométhéenne, qui ne se laisse pas impressionner par le ou les dieux, les tutoie, les rudoie, et parfois retrouve leur cadavre en orbite autour d'un soleil lointain (*Nos amis de Frolix 8*). Autant dire que ces dieux ont perdu la transcendance, et que la SF a (souvent) perdu la religion.

La métaphysique au contraire s'est dégagée comme concept à partir du moment où il y a eu une physique ; où l'on a compris que des mécanismes rationnels, sans appel à la foi ou à la révélation, pouvaient expliquer le monde ; autrement dit, quand il y a eu une physique, dont on puisse distinguer le « méta ». Disons que cela s'est produit au 18^e siècle, entre Newton et D'Alembert. C'est une théorie désormais répandue que le fantastique, puis la SF, sont nés de l'écart croissant

entre la théologie et la vie intellectuelle en général.

Si la SF, ne serait-ce que par le jeu des effets d'échelle, a vocation à flirter avec la métaphysique, elle a beaucoup plus de mal à être authentiquement religieuse. On touche ici à notre sport favori, la définition de la SF. Tenons-nous à la « conjecture rationnelle » chère à Pierre Versins : la SF est vraiment SF quand elle dépouille ses interrogations métaphysiques de toute magie, de tout surnaturel. Et c'est ce qui peut parfois la distinguer de la *fantasy* (catégorie dans laquelle je range sans hésiter les œuvres de C. S. Lewis).

Ce flou — ou cette interprétation différente des catégories mises en jeu : Lehman est trop réfléchi pour être simplement flou — ne peut manquer d'influencer sur la conception que Lehman a de la SF. D'où les hésitations que j'ai sur l'emploi du mot « science-fiction » pour décrire tous les textes du livre. Dans *KWS 64*, notre ami Noé Gaillard a été beaucoup plus tranché. Mais je partage une bonne partie de ses réserves.

Plusieurs facteurs entrent en jeu. Quand on entreprend un état des lieux, et qu'on veut un livre lisible, il est inévitable que, par leur métier, s'imposeront un certain nombre d'auteurs. Il n'y en pas tant qui produisent au plus haut niveau, et suffisamment. Que la plupart des noms au sommaire soient connus ne me surprend pas. La faiblesse de certains textes peut décevoir ; Daylon ou David Calvo, par exemple, ne m'ont pas convaincu. Mais dans l'ensemble, je ne me suis pas ennuyé en lisant le livre. On peut certes arguer que Thomas Day, Eric Holstein ou Laurent Kloetzer n'ont pas forcé leur talent ; mais ils se lisent bien, transmettent des idées SF (je ne m'attendais pas à autant de technicité informatique de la part de Day, même s'il fonctionne à l'adrénaline en nous donnant un hybride de *Mad Max* et *The Road*), et n'ennuyent pas même s'ils ne surprennent pas.

Ce qui me gêne le plus, c'est le nombre de textes qui ne relèvent pas de la SF. Il en est qui sont de la part de Lehman des transgressions assumées, et avouées ; « Temps mort » d'André Ruellan (toujours bon, malgré là encore un manque d'originalité), « Je vous prends tous un par un » de David Calvo, déjà mentionné ; ou « Ce qui reste du réel », de Fabrice Colin, qui relève de la méta-fiction. Il est des textes qui subvertissent les règles du jeu littéraire, sans faire appel au surnaturel, et leur jeu en creux avec le rationnel pousse à les accueillir sous le parapluie de la SF. En dépit de tout le plaisir qu'ils nous procurent, il est bon d'être conscient de la différence. Je dirais que « Hilbert Hôtel », de Xavier Mauméjean, relève de cette même catégorie de jeu impossible sur les fondements de la rationalité. Ici, Mauméjean s'empare d'une vue de l'esprit mathématique bien connue (un hôtel avec un nombre infini de chambres, imaginé pour rendre palpables l'étrangeté de la théorie des ensembles dès qu'on aborde l'infini). L'emploi du nom de quelques mathématiciens célèbres (Noether, Ascoli) et l'écriture toujours fluide de Mauméjean n'ont pas réussi à me faire oublier que ce magnifique objet impossible avait déjà été mis en scène de façon plus ludique par Rudy Rucker.

« Les trois livres qu'Absalon Nathan n'écrira jamais », de Léo Henry, allie intelligemment la méta-fiction avec un aspect SF (une société où la créativité artistique est devenue obligatoire et artificiellement suscitée par l'Etat), et restera une des nouvelles mémorables du recueil. Même si la dystopie impliquée par le contexte le cède en intérêt aux trois histoires qui sont évoquées.

Plus gênants, à mon sens, les textes qui se présentent comme de la SF et sortent subrepticement du cadre. Gênant ? Non ! Révélateur. La SF, si c'est la conjecture rationnelle, ce n'est pas de la prospective d'ingénieur. Il y a toujours au cœur de la création une part de fantasme, d'impossible perçu par l'auteur ; ce qui

rend SF cet impossible (plutôt que conte merveilleux, disons) c'est la qualité de l'armature de discours d'aspect rationnel, intégrant autant de réalité que faire se peut, qui vise à détourner notre attention de cette impossibilité, ou de cette invraisemblance. A ce point, la SF de langue anglaise (qui, en notre 21^e siècle, reste un modèle plus ou moins allègrement accepté) et sa cousine française divergent : l'auteur français va, souvent, admettre sans grand remords des situations inexplicables plus ou moins invraisemblables, qu'en moyenne l'auteur américain (disons) ne tolérera pas, ou essaiera d'expliquer différemment. Lehman, bien entendu, est du côté français de cette déchirure parfois négligée ; et il serait intéressant de se demander si à l'époque fondatrice à laquelle il fait référence — la charnière entre 19^e et 20^e siècles — cette différence existait. Jules Verne, en tout cas, considèrerait qu'elle était présente entre lui et H. G. Wells, mais dans l'autre sens !

Exemples illustratifs : « Dragonmarx » de Philippe Curval, sorte de récit de *fantasy* uchronique à contenu politique (ambigu, heureusement). Bon texte, un peu convenu peut-être, car le retournement du protagoniste est un procédé prévisible ; mais qui ne relève de la SF que si on lui accorde le statut d'œuvre parodiant cette sœur ennemie qu'est la *fantasy* (et sur le même registre, je préfère encore la version BD de l'exercice qu'avait donnée Pierre Christin avec *Les Héros de l'Equinoxe*, une aventure de Valérian). Jérôme Noirez, avec « Terre de Fraye » donne un récit foisonnant et baroque. De bonne facture, mais trop invraisemblable, avec son surfer médiatique allant à la rencontre des extra-terrestres, pour que j'arrive à le lire comme de la SF. Là encore, il y a une divergence dans la gamme ce que Lehman ou moi pouvons accepter comme SF.

Au total, je ne trouve que huit textes de SF dans les 15 grands récits, avec des choses superbes comme « Les Fleurs de Troie » de Jean-Claude Dunyach — c'est

cyberpunk et *space opera* à la fois, beau comme du Bruce Sterling, non, plus : comme du Dunyach, grâce à la couche émotionnelle déposée sur le silicium — et « Une fatwa de mousse de tramway » de Catherine Dufour, qui explore avec beaucoup plus de connaissance technique qu'Eric Holstein (et donc d'originalité) les mensonges sur lesquels se bâtit la société pseudomarchande actuelle, fondée sur la décadence et la déformation insidieuse du capitalisme. Plus politique, moins étonnant, lisible en « blanche » comme on peut y situer Kafka, « Pirate » de Maheva Stephan-Bugni reste fort agréable. Day, Daylon, Kloetzer, Henry, cités ci-dessus, complètent la huitaine.

C'est grave ? Non ! S'il a voulu donner une image de la SF en voie de transformation, bouillonnant sur ses marges et se fragmentant en une multitude de courants par contact avec une multitude d'autres influences, Lehman a pas mal réussi son coup, même s'il est parti d'une conception de la SF que je ne partage pas en tout point. Inévitable sans doute, car comme Gérard Klein le rappelait il y a déjà longtemps, les genres littéraires comme les langages tendent au fractionnement plutôt qu'à la fusion, et on ne peut sans doute plus parler de SF au singulier, et depuis longtemps.

—Pascal J. Thomas

A nos lecteurs

Vous aurez remarqué que votre *KWS* préféré a quelque peu changé d'allure. Pendant des années, nous avons vécu heureux en utilisant ce qui reste, à notre sens, le meilleur traitement de texte du monde, simple, pas chiant, et ultra-rapide (WriteNow pour Macintosh). Le produit n'étant plus commercialisé et ne tournant plus sur les machines récentes, nous nous sommes vus contraints de passer à un autre logiciel, plus difficile à utiliser pour les imbéciles (au nombre desquels nous sommes obligés de nous conter), mais plus facile que MicroChiottes® Word, quand même. Le but de la maquette de *KWS* a toujours été la transparence — servir le texte, se faire oublier. Nous espérons que les modifications auxquelles nous avons dû procéder ne gêneront pas trop votre lecture.

Le changement de logiciel explique, outre l'aspect nouveau, le rituel retard de parution de ce numéro (auquel on pourra trouver d'autres causes, parmi lesquelles la productivité spasmodique de nos chers contributeurs, et les à-coups du travail universitaire qui est le nôtre).

Corollaire enfin, devant l'abondance du matériel de qualité accumulé, ce numéro est double. De quoi emporter à la page. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. Beaucoup d'abonnements vont s'épuiser avec la présente livraison : ***n'oubliez pas de vous réabonner !***

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

AYERDHAL **Résurgences**

Au Diable Vauvert, avril 2010,
494 p., 22 €

A mon avis, on aime ou on n'aime pas Ayerdhal mais on ne peut lui nier ses qualités d'écrivain. Étrange, j'ai l'impression d'avoir déjà écrit cette phrase à propos du même. Il n'empêche, je la maintiens. Donc on aime ou pas et pour la même double raison. D'une part il peut lui arriver d'être politiquement incorrect et d'autre part il peut donner l'impression d'une certaine insolence (sur le plan des idées comme sur celui de la forme par sa grande fluidité d'écriture — je dirais que cette qualité relève d'un travail sérieux qui traduit un grand respect du lecteur).

Suite et peut-être pas nécessairement fin de *Transparences* (Prix Polar Michel Lebrun et Grand Prix de l'Imaginaire), *Résurgences* (eaux d'infiltration qui remontent à la surface) reprend les mêmes personnages, leur adjoint un tueur particulier aux qualités professionnelles exceptionnelles et laisse remonter les bribes de passés nécessaires. Naïs/Ann X est menacé et gravement blessée. Elle rencontrera son tueur avant qu'il ne soit arrêté mais le délivrera, on sait le personnage riche et complexe...

Mais Ayerdhal ajoute une touche finale particulière à partir du personnage de Michel le SDF militant, une touche qui fait référence à deux articles de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme — ne partez pas ! — le 25.1 et le 14.1 sur des sujets qui n'ont rien d'exotique.

Quel intérêt ? Sur le plan romanesque les qualités d'embrouille d'Ayerdhal rendent l'œuvre plaisante. Par « embrouille » j'entends cette faculté de faire perdre de vue au lecteur les données de base qui nouent l'intrigue. C'est un peu

moins flagrant que dans *Transparences*. Sur le plan humain, et comme dans *Demain, une oasis* (Au Diable Vauvert), Ayerdhal nous renvoie à nous-mêmes. Il nous contraint indirectement à nous demander ce que nous avons fait. J'allais dire qu'il nous donne un peu mauvaise conscience — par le biais du personnage de Michel et des journalistes — tout en nous donnant l'impression d'être futé lorsque dans l'intrigue nous voyons où il veut en venir. Je vais me permettre une comparaison que certains risquent de trouver un peu osée, voire impertinente. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser. En lisant Ayerdhal, j'ai parfois l'impression de lire du San Antonio, les « trouvailles » linguistiques en moins, bien sûr... mais c'est pour moi, le même genre d'humanisme, le même genre de rapport au lecteur considéré — même si San Antonio s'en défend — comme un frère à qui l'on dévoile ce qu'il peut voir (rappelez-vous Baudelaire : « ... mon semblable, mon frère. »). L'un comme l'autre dénoncent les rouages d'une société où certains humains sont totalement dévoyés.

Pour ce qui concerne mon petit monde de science fiction, je suis bien content que ce roman soit dédié *in fine* à Patrice Duvic qui a tant fait dans et pour le genre...

—Noé Gaillard

Fantastique

Clive BARKER **Jakabok : le démon de** **Gutenberg** **(Mister B. Gone)**

Denoël, « Lunes d'Encre »,
décembre 2009, 218 p., 19 €

C'est de l'horreur, nous dit-on. Et bénéficiant d'une forte promotion, au point d'être envoyé en service de presse à

un critique à la retraite ne disposant plus guère que de *KWS* pour en parler, avec certes le relais du site internet de 42, donc d'une pérennité informatique enviable, mais avec trop de mois de retard pour que n'importe quel comptable n'en torde pas le nez après avoir conclu au gaspillage de timbres. Il est donc prévu qu'il en soit beaucoup causé. Et cela laisse le critique à la retraite quelque peu songeur.

Parce qu'en apparence, cela se veut sérieux. La couverture ne semble pas relever d'un deuxième degré ou plus si affinités : démon à contrejour ou plutôt à contre-flammes, double queue bien attestée dans le texte, air sournois autant qu'on puisse en juger et si l'on ne projette pas ainsi la lecture... Le paratexte est en partie à l'avenant : référence à l'auteur comme « un des géants de la littérature d'horreur » et renvoi au cinéma, choses normales à propos de Barker. Quant au titre et à Gutenberg, le second par ailleurs judicieusement absent du premier en V.O., où la référence à une maison d'édition (Jaka Books) et le jeu de mot qu'elle implique peuvent passer inaperçus, ils peuvent tout à fait « faire sérieux ». Quelque chose d'autre montre le bout d'une oreille (forcément pointue) avec la présentation du livre proprement dit. C'est-à-dire avec l'exportation manifeste de notre Terre dans les enfers, avec un schéma solidement adolescent, et des plus classiques. Exportation que l'on retrouve bel et bien dans le roman, qui fait des démons des humains assez peu différents des autres, jusque et y compris face à la mort, malgré une longévité en principe fort enviable. Mais ce schéma pourrait laisser place à un traitement réellement horrifique. L'oreille apparaît davantage quand il est question d'une « place à part dans l'œuvre de Clive Barker », moyen d'annuler la présentation générale de l'auteur, d'une « infernale comédie », ce qui va dans le même sens mais ne dit pas grand-chose même si elle est qualifiée de « littéraire en diable », et d'un texte dont l'auteur « s'y est fait avant tout plaisir », ce qui n'implique pas qu'il

ait cherché à faire plaisir (ou peur, mais ne serait-ce pas ici plus ou moins la même chose) au lecteur.

De fait, après une exhortation à brûler le livre, fil rouge présent jusqu'aux dernières pages mais largement sous-utilisé, on a un récit certes abominable mais avant tout goguenard, et très distancié, où des démons « affreux sales et méchants » font leur boulot dans un enfer-bidonville et se comportent en salauds ordinaires, violences conjugales incluses, et où un adolescent complexé entre autres par sa petite taille (la vie politique française actuelle montre hélas les conséquences désastreuse de ce type de complexe), et victime d'un père sadique, écrit maniaquement tout ce qu'il pourrait faire pour se venger, se fait tabasser, défigurer, fuit, puis est pris au piège, emmené dans un filet vers les étages supérieurs en même temps que son père, se débarrasse de ce dernier au passage, fuit de nouveau, à l'affaire à quelques humains convenablement inhumains, rencontre un autre démon avec lequel il vadrouille un bon siècle et tisse des liens amoureux (mais platoniques : les limites de la transgression arrivent vite), lesquels se brisent sur une très banale dispute. On est à plus de la moitié du livre, on n'a pas encore vu Gutenberg, on ne s'est pas vraiment ennuyé dans un récit picaresque qui semble commis au fil de la plume ou du clavier (à noter que si les claviers ont en général un fil, c'est plus rare dans le cas des plumes), et on ne sait pas trop où on va. Pour la peur, on repassera, faute sans doute de pouvoir réellement se projeter sur les victimes humaines, faute peut-être aussi d'un minimum de réalisme dans ce qui semble avant tout un *cartoon*. Et quand on en arrive à ce qui est supposé être le nœud de l'affaire, avec quelques révélations de roman-feuilleton du XIXe siècle, le grand affrontement entre le bien et le mal relève du Yalta culturel (culturel façon TF1, s'entend) et de la discussion de marchands de tapis, ce qui est assez

réjouissant, mais renvoie une fois de plus au côté cartoonesque de l'affaire.

Au total, ce serait mentir que de prétendre que l'on s'est ennuyé. Mais pour ce que semble annoncer la couverture, avers comme revers, on repassera. On peut d'ailleurs à bon droit ne pas s'en plaindre, si l'on n'est pas un fanatique de l'horreur traditionnelle, par ailleurs rudement concurrencée par la réalité du monde. On pourrait même s'en réjouir, par goût du canular, de la satire, du grotesque, de l'humour à tous les degrés. Circuler entre roman picaresque et bande dessinée gotlibienne n'est certes pas l'itinéraire le plus désagréable. Mais peut-être alors aura-t-on un goût de trop peu, comme si l'auteur avait reculé devant le franc pastiche, et s'était bridé, oscillant aux franges du sérieux. Dommage.

—Eric Vial

Science-Fiction & Fantastique

Ray BRADBURY

Léviathan 99

*(The Cat's Pajama ;
Chrysalis ; Now and
Forever)*

Denoël, « Lunes d'Encre »,
décembre 2009, 464 p., 25 €

Depuis longtemps je n'avais point lu du Bradbury ; pourtant, à la lecture de ce recueil qui mêle le récent à l'ancien, j'ai eu l'impression de l'avoir quitté hier, ou de retrouver un vieil ami martien. L'agréable petite musique de *Fahrenheit* traînait encore dans mon oreille.

Fruit de la fusion de deux recueils, *Le pyjama du chat* et *Maintenant et à jamais*, *Léviathan 99* est, comme l'indique une petite note en début de volume, une pure création française que Bradbury a validée en signalant lui-même la présence de deux nouvelles portant en américain le même titre : « Chrysalis » et

respectivement traduit ici par « Le jeune homme et la mer » et « Chrysalide ». Pour dissemblables qu'elles soient — au moins par leur longueur — on peut les rapprocher dans la mesure où leur conclusion présente des hommes nouveaux comme éclos d'une chrysalide.

Les nouvelles du *Pyjama du chat* ne relèvent pas toutes de la SF, mais elles se laissent lire même par l'amateur le plus intransigent (du moins j'espère sinon c'est peut-être à désespérer) et l'on constatera que certaines sont étrangement intemporelles... Une préface explicative des conditions d'écriture semble dire que ces textes sont nés par hasard, au hasard, alors qu'il est clair qu'ils ont été longtemps portés et mûris en interne. Ce ne sont que des fruits... nés d'une lente maturation. Attention ces remarques de l'auteur ne valent que pour la première partie, ce *Pyjama du chat* qui comporte 21 nouvelles, dont dix rédigées et publiées entre 1946 et 1952, deux datées de 1980 et 1996, et neuf pour 2003/04 ce qui au niveau du mélange de l'ancien et du contemporain donne un recueil assez équilibré. Pour ce qui est de *Maintenant et à jamais*, à part des nécessités éditoriales, je n'ai pas trouvé de lien entre les deux textes qui le composent. A moins de vouloir prouver encore la polyvalence de l'auteur qui manipule avec un égal talent l'écriture poétique et celle de l'aventure à connotation philosophique.

Que dire de l'ensemble ? Au moins deux choses. La première est une évidence pour qui prend le recueil en main et l'ouvre au hasard : quelle que soit la date d'écriture du texte, son âge n'est absolument pas visible (excepté peut-être pour « Route 66 » selon l'explication fournie par Bradbury). La deuxième est plus nette tout en étant aussi subjective ; elle prend naissance à la lecture de « La bétonnière à Mafiosi » et se conforte — si l'on peut dire — avec « Nous ferons comme si de rien n'était » et « L'orient express de l'éternité ». Je veux parler de la dette manifeste que Bradbury se reconnaît à

l'égard de F. Scott Fitzgerald¹. Cette lecture et cet auteur m'ont renvoyé à un autre grand écrivain Berthold Brecht (un homme de théâtre, certes, mais n'est-ce pas aussi ce qu'est Bradbury). Un auteur qui est — sauf erreur de ma part — l'inventeur de la fameuse « distanciation » celle qui permet à l'acteur de jouer sans s'impliquer, qui permet ainsi de mieux montrer. Ni Fitzgerald, ni Bradbury ne s'impliquent dans ce qu'ils écrivent. Bradbury utilise un style poétique (« Quelque part joue une fanfare » en est ici le plus brillant exemple et force le lecteur à entrer dans son texte, à être convaincu, séduit par l'idée que porte le récit. « Léviathan 99 » en est pour moi la preuve éclatante, tout le monde ou presque connaît l'histoire d'Ismaël et pourtant on se laisse emporter par cette version, comme si de rien n'était.

Encore une petite chose à remarquer, une petite majorité de textes évoque les rapports de couples. Du plus insidieusement violent : « Mort d'un homme prudent » à « Mais où est mon chapeau ? ». Ces textes sont subtils, c'est dire, pour moi, combien ils sont distancés.

Dernière remarque générale, je parlais plus haut de la petite musique de *Fahrenheit*. Dans un texte présenté ici et daté de 1980, Bradbury évoque la musique-souvenir. Celle qui traduit un certain état collectif... Celle qui renvoie au film d'Alain Resnais « On connaît la chanson » et qui nous redonne, bien longtemps après, quelques émotions-souvenirs agréables... Il s'agit d'un texte qui lui est purement personnel — nous ne partageons pas les situations qu'il rappelle — et pourtant si nous connaissons la ou les chansons dont il parle elles évoquent

1. Remarque personnelle, la lecture de ce recueil m'a incité à (re)lire du Fitzgerald, un recueil posthume de ses nouvelles concernant son personnage de scénariste hollywoodien, *Histoires de Pat Hobby*, paru en 10/18 [n° 1418] et sans doute épuisé.

aussi quelque chose pour nous (« Singin' in the rain », « Yes, we have no bananas », « Yes, sir, that's my baby » etc.) même si elles datent des années trente et renvoient plus à Gershwin qu'à Prince.

Cette fois, c'est la dernière remarque, en introduction à *Léviathan 99* Bradbury écrit : « Ce texte méritait-il de réapparaître dans cette version ? » et il nous laisse (!?) le pseudo-choix d'en décider.

Pour moi, la réponse est « Oui ! » . Cette version SF de l'idée de Melville où la Baleine Blanche du capitaine Achab devient une comète est une grande réussite. Tout au long de sa lecture je n'ai cessé de voir les images du film de John Huston (Bradbury a participé à l'écriture du scénario) sans perdre pour autant les images SF. La superposition des deux supports renforce l'idée de Melville. Et j'avoue que la vision imaginaire de deux Ismaël (Michael Redgrave) est très impressionnante.

Laissez-vous embarquer pour les trésors de ces îles ! l'équipage du Capitaine Bradbury est digne de votre confiance...

—Noé Gaillard

Fantastique

Mireille CALMEL
Le Chant des sorcières

Pocket, mars 2009, 396 p., 6,90 €
Première édition : XO, mars 2008.

Le roman historique plus ou moins fantastique a manifestement le vent en poupe. La réimpression rapide de la réédition en poche de celui-ci (l'exemplaire qui m'est tombé sous la main est daté de juillet) en est un témoignage de plus. Tant mieux pour l'auteur.

Au menu, des amours, évidemment, des complots, des méchants, des secrets de famille, et même de la géostratégie à grand rayon d'action avec un calife potentiel, par ailleurs pont également potentiel entre Orient et Occident. Du suspense aussi, rien ne pouvant bien entendu se résoudre dans le premier volume d'une trilogie. Et du fantastique, ou de la *fantasy* : difficile de faire le départ entre les deux, pour un récit situé dans une société qui croit fermement aux fées, à la sorcellerie, etc., même si les premières n'y sont pas présentes au quotidien — il n'y a donc ni irruption hypothétique ou déniée de l'arrière-monde dans un quotidien ordinaire, ni familiarité avec cet arrière-monde, d'où un entre-deux propre à mettre en évidence les approximations des typologies simplificatrices. L'arrière-monde, en l'occurrence, c'est la légende de Mélusine, plus ses sœurs, héritage d'Avalon et du monde de Merlin, plus une celtisation-médiévalisation des Parques, histoire de fournir un ennemi adéquat. Les jalousies, rivalités, histoires d'amour, affaires de fesses ou de famille s'en trouvent assez astucieusement doublées d'un conflit aux dimensions mythologiques, en plus de l'affaire géostratégique sus-mentionnée. Le tout vers la fin du XVe siècle, au moment de la mort de Louis XI...

La circonstance politique nationale semble assez sous-utilisée, mais peut être une amorce pour les volumes suivants ; mais le reste est encore plus sous-utilisé : on ne voit guère le Moyen-âge finissant, on voit encore moins la région où l'histoire est supposée se dérouler, c'est-à-dire les alentours du château de Sassenage, sous les falaises du Vercors, aujourd'hui dans la banlieue grenobloise, et d'où — contrairement à ce qu'écrit l'auteur — il faut de sacrément bons yeux pour apercevoir des neiges éternelles : si la couleur locale peut être tenue pour la plaie du roman historique, son absence totale peut aussi étonner. Avouons-le : seul l'esprit de clocher m'avait fait ouvrir

ce volume, d'où quelque déception, les autres déceptions sont sans doute affaire de goût personnel...

—Eric Vial

Science Fiction

Jeanne-A DEBATS
***La Vieille Anglaise et
le continent***

Griffe d'Encre, septembre 2008,
80 p., 8 €

J'étais curieux de lire ce long récit — cette *novella* dirons-nous à l'anglaise à l'instar de son éditeur. Elle avait été couronnée par une multitude de prix. L'auteur projetait une image dynamique. Deux raisons suffisantes.

Pas de déception : dès la première phrase, nous sommes plongés (sans jeu de mots) dans le vif du sujet — développer son propos sur peu de pages incite à l'efficacité. Ann Kelvin, la Vieille Anglaise du titre a connu une longue vie de biologiste et militante écologiste. Elle se sait condamnée par la maladie, et n'hésite pas longtemps quand un collègue plus jeune lui propose de transférer son esprit dans le corps d'un cachalot. C'est l'occasion de nouvelles explorations.

Nous allons suivre en parallèle la réalisation du transfert, et les tribulations sous-marines d'Ann Kelvin, sa prise de contact avec les vrais cachalots, et ses macabres découvertes sur les manigances de certains humains. On pense à Varley, avec une forte teinture de notre actualité, version écoterrorisme et questionnement sur les motivations du mécénat industriel — plus on donne, plus on a de mauvaise conscience de multinationale à racheter... On pense à Varley à cause de l'échange de corps, et de l'ambiguïté sexuelle : Ann se retrouve dans le corps d'un cachalot mâle, mais se lie d'amitié (et peut-être un peu

plus) avec un autre mâle, authentique cétacé, lui. Mais tout cela est évoqué à petites touches, beaucoup est évoqué plus que développé. Sur quatre-vingts pages, c'est inévitable, mais aussi génial de simplicité et de retenue. Un génie qui suffit à expliquer les prix accumulés sur un texte de SF finalement très classique dans son contenu ? Ou dois-je y voir un syndrome de manque d'une telle SF sur les étagères d'aujourd'hui ? Pour le savoir, vous serez bien obligés de lire le bouquin (et grand bien vous fasse).

—Pascal J. Thomas

Fantastique

**Guillermo DEL TORO
& Chuck HOGAN**
La Lignée
(The Strain)

Presses de la Cité, août 2009,
448 p., 21,50 €

En provenance de Berlin, le vol 753 de Regis Airlines se pose sans encombre sur les pistes de l'aéroport Kennedy à New York. Seul problème, mais de taille, nul ne descend de l'appareil, car les quelque deux cents passagers et membres d'équipage sont morts. Le docteur Ephraïm Goodweather et son équipe de la cellule Canari du *Center for Decease Control* vont mener l'enquête et rapidement faire des découvertes dérangeantes et déconcertantes.

Ce livre cosigné par Guillermo Del Toro et Chuck Hogan comporte deux aspects antinomiques. D'une part, il y a un récit débordant d'action et d'imagination qui vient renouveler le thème ultraclassique des vampires. D'autre part, il y a un style d'écriture visiblement emprunté au cinéma qui privilégie les décors et les dialogues aux dépens des sentiments. Cela donne un roman très lisible, mais qui n'a aucune âme. Les personnages, malgré des

patronymes savoureux, manquent de profondeur. Ce ne sont que des coquilles vides qu'un bon acteur pourrait certainement rendre vivantes et attractives sur grand écran.

Car le grand problème de cette *Lignée* est qu'elle sort tout droit de l'imagination d'un cinéaste qui adore créer et dessiner. Lorsqu'il conçoit un film, Guillermo Del Toro gribouille ainsi des centaines de croquis dans ses carnets. Dessins qui aident ensuite le décorateur, le costumier, le responsable des effets spéciaux et même les comédiens à donner vie aux idées du créateur qu'il est.

Avec *La Lignée*, Guillermo Del Toro et son complice Chuck Hogan s'essayaient donc à renouveler le genre si classique et tellement à la mode des vampires. Les suceurs de sang de *La Lignée* n'ont plus grand-chose à voir avec ceux créés par John Polidori, Charles Nodier, Théophile Gautier ou Bram Stoker. S'éloignant radicalement du romantisme de la série cinéματο-livresque de Stephenie Meyer (*Twilight*), Del Toro et Hogan s'inspirent plus nettement des créatures vampiriques qui apparaissent dans *Blade II*, un film réalisé par nul autre que Del Toro, en 2002.

Étrange coïncidence, le Vol 753 en provenance de Berlin qui, dans *La Lignée*, remplace le *Demeter* du Dracula de Stoker, n'est pas sans rappeler le Vol 627 venant de Hambourg, rempli de morts, victimes d'un mystérieux virus dévoreur de chair, qui se pose à Boston dans le premier épisode de la nouvelle série télévisée de J.J. Abrams : *Fringe* (épisode diffusé aux États-Unis le 9 septembre 2008, sur FOX, et le 10 juin 2009, en France, sur TF1).

Par ailleurs, on retrouve dans *La Lignée* plusieurs thèmes récurrents de l'œuvre cinématographique de Guillermo Del Toro. Le personnage du milliardaire Eldritch Palmer, à la recherche de la vie éternelle, renvoie ainsi tout naturellement à Dieter La Guardia qui partage la même obsession dans *Cronos* (1993), le film qui

fit connaître Guillermo Del Toro. Les premiers rôles du livre sont dévolus à deux médecins du CDC basés à New York, Ephraïm Goodweather et Nora Martinez, qui rappellent forcément les docteurs Susan Tyler et Peter Mann du film *Mimic* (1997). Enfin, on peut remarquer que, comme dans ses longs-métrages les plus personnels, *Cronos*, *Mimic*, *L'Échine du Diable* (2001) ou *Le Labyrinthe de Pan* (2006), Guillermo Del Toro donne un rôle essentiel, à un enfant, ici le jeune fils d'Ephraïm Goodweather.

Cinéaste passionné et efficace, Guillermo Del Toro l'est beaucoup moins lorsqu'il revêt l'habit d'écrivain. Et si l'on peut être convaincu par l'esprit et par une certaine inventivité de *La Lignée*, la forme pêche par bien des aspects et fait perdre tout attrait à la lecture de ce roman. Finalement, sans attendre la suite de cette trilogie, annoncée en quatrième de couverture, il est peut-être préférable de patienter jusqu'à la sortie en salles de l'inévitable adaptation cinématographique de cette *Lignée*, avec Guillermo Del Toro en metteur en scène.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Sylvie DENIS ***Pèlerinage***

ActuSF, « Les 3 Souhaits », juin 2009, 150 p., 9 €.

Il est bon d'avoir un éditeur qui se concentre sur les recueils de nouvelles, et nous propose sous une forme disponible et esthétique ce que la SF a souvent de meilleur — des textes courts ou de longueur moyenne — qui autrement languiraient entre les couvertures de revues de niveau inégal.

On se prend parfois à fantasmer en roman le texte le plus long, celui qui donne son titre au recueil. Les événements qui s'y déroulent ont

certainement assez de ramifications et de complexité. Sur une planète étrangère, les enfants sont frappés par une épidémie nouvelle. Seul espoir pour Tommy Marshall, l'échappatoire invraisemblable que propose son ami autochtone, descendant d'une lignée de prêtres de la race locale, aux secrets pas encore élucidés... On croirait un récit d'aventures comme le *space opera* nous en a donné tant, un pastiche de roman pour la jeunesse comme Sylvie Denis les réussit si bien. Mais j'en passe la moitié sous silence : les changements dans la vie de la mère de Tommy, l'arrière-plan politique compliqué des L'mul, les flèches décochées contre le colonialisme. Le tout emballé d'apparente simplicité. On ne peut plus lâcher les pages.

Tout n'est pas du même tonneau. "Adrénochrome", qui ouvre le recueil, est singulièrement daté (publié en 1991). Des lutins venus d'une autre dimension s'invitent dans notre monde quand la musique les appelle. Je caricature, mais je reste près du texte : il fut un temps (1975 ?) où ce genre d'intrigue passait la rampe, mais je crois que même Roland Wagner n'oserait plus. Musical aussi, "Le Zombie du frère" (publié en 2004) est plus intéressant, avec sa vision de l'intérieur du *music business*, et le dilemme d'un chanteur que tant de machines assistent qu'il ne voit plus l'intérêt d'exercer son art.

Si "Le Ventre de la mer" est un texte d'horreur — fantastique par raccroc, il vaut par le malaise qu'il instille, au gré de sa description d'une famille fêlée. On n'en sort pas indemne. Présenté dans l'ambiance savoureuse d'un salon de thé de station balnéaire hors saison, fréquenté par des retraités maniaques, "La Dame du Wisconsin" est une merveille d'ambigüité : la protagoniste est-elle affabulatrice, ou victime d'un réel complot ? Il frôle aussi un thème social de plus en plus présent, le grand âge et les maladies neurologiques qui viennent avec (et pourtant la nouvelle date de 1999). Peu

abordé par la SF (en-dehors de *Rainbows End* de Vernor Vinge).

On avait remarqué Sylvie Denis en observatrice de l'enfance, vue à l'occasion par le prisme du pastiche de la littérature enfantine. Subjectivité du critique ? "Adrénochrome" mis à part, à chaque détour de ce recueil, je rencontre des références aux relations familiales, pesantes (voire mortelles) dans "Le Zombie du frère" et "Le Ventre de la mer" (dont les titres annoncent bien la couleur), ambigües, factices peut-être, dans "La Dame du Wisconsin", recomposées et salvatrices dans "Pèlerinage". Et plus elles sont présentes, plus je trouve les textes charnus et satisfaisants ; souffrance et émotion se faisant ici corollaires de la filiation. C'est aussi notable qu'admirable en SF.

—Pascal J. Thomas

Essai

**Céline DU CHÉNÉ &
Jean MARIGNY**
***Dracula, prince des
ténèbres***

Larousse, « Dieux, mythes et héros », septembre 2009, 224 p., 17 €

L'amateur chevronné, grand connaisseur des vampires, se passera sans doute de ce relativement court ouvrage (la maison Larousse a quelque sollicitude pour les lecteurs dont la vue baisse, d'où plus de lisibilité que de densité ; à partir d'un âge atteint depuis un certain temps par votre serviteur, on ne s'en plaindra guère). C'est qu'il n'est pas fait pour lui. Encore qu'il y glanera peut-être de menues choses qui lui auraient échappé. Et des idées., ce qui n'est tout de même pas négligable. Ce dont il se rendra compte s'il l'achète par principe, s'il est vraiment monomaniacque. Mais bien

d'autres trouveront à y apprendre un tas de choses.

Des choses, d'abord, sur Vlad Tepes, Vlad Dracul, Vlad le diable ou le dragon, prince valaque, grand stratège, guerrier audacieux, massacreur sans doute émérite, empaleur sans doute obsessionnel (un palocrate, disait Iznogoud), mais aussi consciencieusement décrié par maints pamphlets très directement intéressés, isolé diplomatiquement, et finalement tué lors d'une dernière bataille en 1476, puis oublié jusqu'au XIX^e siècle et à la construction des mémoires nationales par, entre autres, la découverte du passé. Démoli par les sources ottomanes, mais aussi saxonnes, réhabilité du côté slave, imité dans certaines de ses facéties par le tsar Ivan IV (« le Terrible », certes) transformé en héros national par un certain Ceaucescu (voilà deux cautions assez médiocres au plan humanitaire, il faut bien l'avouer), et surtout, quelque peu contaminé par deux autres figures, Gilles de Rais et Elisabeth Bathory, dans l'imagination d'un certain Bram Stoker. Des choses aussi sur la vie de ce dernier, ses sources, sa façon de cristalliser la légende des vampires, elle-même fixée au XVIII^e siècle, entre les Lumières et leur face sombre. Jusqu'à nécessiter en 1749 une réfutation de leur existence par un pape. Après toute une généalogie, ou des croisements de références, mêlant cannibalisme, revenants, sang du Christ, récits médiévaux à base de morts vivants, première vague d'histoires de vampires aux XII^e, XIII^e, XIV^e siècles, effets de la peste noire (qui pousse à des enterrements en hâte sans trop vérifier la réalité du décès...), succubes, incubes et autres sorcelleries. Et jusqu'à la mise au point d'un corpus permettant de reconnaître le vampire (non pas les grandes dents, apparues à la fin des années 1950, mais éventuellement des dents pointues, et plutôt, en fait, des taches, des sourcils broussailleux, ou des... poils dans la main, littéralement s'entend, des liens avec la nuit et la lune aussi, bien

entendu) ou de lutter contre lui (exhumation, pieu, décapitation à la bêche, dispersion des cendres ou sépulture à un croisement ce qui est censé désorienter le revenant, clou dans le front du mort pour le fixer dans son cercueil, hostie, citron ou gousse d'ail dans sa bouche, graines de pavots à compter dans la bière ce qui l'occupera, etc.).

Le tout capté par la poésie pré-romantique allemande, elle-même traduite par sir Walter Scott, repassé à Keats et consorts (mais là il s'agit de figures féminines), à Polidori, le secrétaire de Byron, avec une version théâtrale elle-même démarquée par Dumas... Suivent Mérimée, Gautier, Baudelaire, Sheridan Le Fanu (Carmilla), et enfin Stoker. Qui poursuit la tradition populaire née de la littérature gothique en la démédiévalisant, en l'ancrant dans son présent de la fin du XIXe siècle et des suites de la révolution industrielle, trains, agences immobilières, ancêtres des dictaphones : une aubaine bien après coup pour le *steampunk*. Et en utilisant des méthodes de récit alors résolument modernes, à commencer par le collage de documents fictifs, lettres, journaux intimes, télégrammes... L'Angleterre victorienne triomphante se survit par ailleurs, avec son moralisme social, mais les difficultés ont commencé, et l'île se sent en passe d'être envahie : le roman est aussi une métaphore de cette situation. Par ailleurs, il invente la morsure au cou, dote le vampirisme de connotations plus clairement (hétéro)sexuelles, et par la contamination avec Vlad Dracul, aristocratise un personnage jusque-là plébéien.

De quoi assurer, finalement, une relative immortalité au personnage, et sinon à son auteur, du moins à sa mémoire, lui-même profitant peu d'un succès surtout posthume, et lié au cinéma, à partir de 1931, presque vingt ans après sa mort. Autre étape de l'histoire, avec ses hauts et ses bas, ses moments de sérieux et ses phases où seule la parodie peut être de mise, sa réexportation par la mondialisation de la culture américaine,

une renaissance avec le relais de Bela Lugosi pris par Christopher Lee en 1958 assorti d'une érotisation timide mais évidente, la multiplication des novélisations, la production de masse qui intègre le personnage dans un folklore assez largement partagé pour produire dans les années 1970 de sympathiques parodies, des variantes humoristiques, des versions pour enfants, des intégrations aux super-héros de Marvel. Jusqu'à nos jours, encore que la bibliographie soit plus actualisée que le texte proprement dit, avec BD, mangas et jeux de rôles (mais le texte n'oublie pas par exemple les dessins de Plantu, et Nicolas Sarkozy en vampire de dessin animé pour enfants). Et comme tremplin à des considérations conclusives sur les ambivalences actuelles du bien et du mal, les tourments des vampires d'Anne Rice, l'ancienneté de la dérision et des versions humoristiques, les résurgences romantiques jusque dans *Twilight*, la dimension xénophobe injectée par Stoker et développée par le cinéma de la Grande Crise avant d'être assez heureusement récupérée par la lutte contre le nazisme puis recyclée pour la guerre froide... considérations aussi sur le sexe refoulé ou affiché, Vampirella y compris mais aussi des harlequinades, considérations sur le sang, sur Eros et Thanatos, sur les phantasmes et les perversions, sur la culpabilité, l'attraction et la répulsion...

Voilà sans doute trop de choses déversées trop vite dans un compte rendu : je crois entendre maugréer un rédacteur en chef porte-voix du lecteur. Certes. Mais c'est peut-être parce qu'il en est ainsi dans le livre. Ce qui n'est pas un défaut : il détaille le moins directement accessible, le plus ancien, le socle dur ; il catalogue éhontément, allusionne et esquisse pour le plus récent. A chacun de chercher et de compléter. En considérant qu'il s'agit d'une introduction. D'un guide, D'un menu pour ceux qui en redemanderont. Après tout, ce n'est pas mal...

—Eric Vial

Science Fiction

Greg EGAN
Océanique

Recueil de nouvelles raisonné volume 3,
proposé par Quarante-Deux (Ellen
Herzfeld & Dominique Martel)

Le Béliat', novembre 2009,
640 p., 25 €

J'ai toujours un peu "peur" des pavés et surtout je les trouve difficiles à manier (essayez de lire celui-ci couché sur le dos !) et assez fatigants à tenir (je déteste casser le dos du livre !). Et pourtant je me suis laissé embarquer, sans doute à cause du plaisir éprouvé à la lecture de *Téranésie*², et puis je voulais vérifier si ce que j'avais lu de manière diffuse à propos de la *Hard Science* s'appliquait à Egan (à savoir qu'il appartenait à un clan de scientifiques durs soucieux d'un savoir précis et donc rébarbatif ou pénible, que ses lecteurs se partageaient entre "scientifiques" purs et durs et ceux qui le rejetaient sans doute pour cause d'incompréhension, je schématise un peu certainement).

Bien m'en a pris (de me laisser embarquer), ce fut un grand plaisir de lecture, et l'impression valorisante d'être en compagnie de gens intelligents qui se posaient des questions et imaginaient des réponses (personnages, auteur, traducteurs). Je pense que cela est en partie dû à l'idée qui préside à cette publication. En effet les anthologistes auraient pu se contenter de présenter les nouvelles d'Egan dans leur succession chronologique, or ils prennent la peine de les organiser par thème : ici, une remarquable approche de l'autre, un rapport à autrui qui trouve, à mon sens, son apothéose dans la nouvelle « Yeyuka ». Mais procédons par ordre.

2. Robert Laffont 2001 - Livre de Poche 2006 - traduction de P.-P. Durastanti.

« Gardes-frontières » : Les rapports entre les êtres dans un monde où la ville que vous habitez est en relation directe avec vous et où votre sociabilité se perçoit aussi par le jeu (football quantique) et votre attitude lors des soirées organisées. De l'art difficile d'être un individu sociable.

« Les entiers sombres » : Lorsque vous avez eu une découverte et que quelqu'un arrive à un résultat plus ou moins identique que faites-vous ? Quand, en plus, cela devient menaçant et que deux clans s'opposent, que faites-vous ? Vous composez ! (les entiers, ici, ce sont les nombres, bien sûr).

« Mortelles ritournelles » : « ... nous avons identifié les circuits neuronaux impliqués dans le traitement de la musique ». Opposition entre création (?) informatique et imagination et analyse.

« Le réserviste » : L'art de gérer ses clones. Clones réservés aux riches bien sûr. Mais clones gardés vivants dans des « étables commerciales » ou simplement chez soi, et qui ont comme tout vivant des appétits sexuels.

« Poussière » : Numérisation de l'individu et création de copies. Quelle vie pour les dites copies entre virtuel et réel, entre passé et présent ? Du Dick revisité par Planck ? En tout cas c'est un peu embarrassant.

« Les tapis de Wang » : Des clones et une diaspora en quête de l'extraterrestre conscient et une conclusion qui peut paraître négative ou triste puisque elle postule que l'univers est la réponse à nos questions.

« Océanique » : Dieu, les Anges, la planète océan et les drogues, une question de biologie. Le genre de texte qui ébranle les certitudes les plus affirmées. Le genre de texte salutaire qui aide à gauchir, troubler nos visions du monde.

« Fidélité » : Les rapports de couple figés dans la fidélité à la formule célèbre « Je t'aime » par des implants neuronaux. Une facilité ?

« Lama » : Il ne s'agit pas, on s'en doute, de l'animal cracheur célébré par Hergé. Il est question de Langage d'Analyse et de Manipulation de l'Affect. Autrement dit, un implant peut vous fournir les moyens de parler « juste » sans passer par la case Bloom (voir James Joyce ou/et Ezra Pound) ou de parler "affectif" en passant par la dite case... De quoi faire peur !

« Yeyuka » : Quand on vous suit et vous traite médicalement en permanence et que vous voulez en tant que chirurgien donner de votre personne à ceux qui en ont besoin... Un texte pas si "simple" que ça.

« Singleton » : Le choix de faire un enfant et de l'assumer poussé par une vieille histoire de fierté personnelle pour être une fois intervenu socialement contre l'indifférence des badauds.

« Oracle » : Quand le Diable fréquente Einstein ou qu'il est plus facile de croire en lui plutôt que d'accepter une réalité relative et d'agir pour le chasser ou le vaincre.

« Le continent perdu » : Un titre dans le style de la SF d'avant guerre pour un texte d'une actualité brûlante sur les réfugiés de tous les pays. D'une rare violence insidieuse.

On aura deviné, j'espère, que ce recueil fait partie des indispensables (comme les deux précédents, je suppose). Peut-être que le thème - moins *Hard Science* que d'autres - qui réunit ces nouvelles les rend plus lisibles pour un non scientifique, mais il me semble que le style, la manière de raconter et la traduction concourent autant au plaisir de la lecture.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Greg EGAN
Oceanic

Gollancz, 2009, 490 p., £ 12.99

En dépit de la similarité des titres, ce recueil est assez différent d'*Océanique*, chroniqué par Noé Gaillard ci-dessus. Les deux recueils présentent six textes en commun (sur douze pour le volume anglais, et sur treize pour le français) : « Gardes-frontières » (« Border Guards »), « Les entiers sombres » (« Dark Integers »), « Océanique » (« Oceanic »), « Singleton » (« Singleton »), « Oracle » (« Oracle ») et « Le continent perdu » (« Lost Continent »). Alors qu'Herzfeld & Martel ont entrepris une édition raisonnée des nouvelles d'Egan (qui représentent la part la plus intéressante de son œuvre), les recueils en langue originale semblent suivre une chronologie un peu lâche : huit textes sur douze du présent volume ont connu leur première parution après 2005, nous avons donc en bonne partie affaire à des œuvres récentes.

Parfois, la chronologie de publication crée des surprises ; « Oracle » est une sorte de suite à « Singleton », puisqu'on y retrouve le personnage de Helen, mais a été publié deux ans avant — les préoccupations, le ton, le rythme même des deux textes sont tellement différents qu'on peut d'ailleurs lire ce fort dyptique (120 pages en tout) dans n'importe quel ordre. Par contre, je recommande fortement d'avoir lu « Luminous » (publiée dans le recueil du même titre) avant d'attaquer « Dark Integers », sauf à goûter le plaisir pervers des récits commencés *in media res*.

En bon auteur de SF, Egan communique l'excitation de la science

sans avoir besoin de la discipline technique de la connaissance scientifique, et nous transporte de l'infiniment petit à l'infiniment grand — pour autant que la notion de taille conserve un sens. Le personnage eganien tient plus à son *software* qu'à son *hardware*, et ne dédaigne pas de vivre dans un univers virtuel. « There's more to life than mathematics, » dit un des personnages de « Glory », « but not much more. » Et Egan, en adepte aussi enthousiaste que non-professionnel de la connaissance abstraite, invente des mondes sur le fil du rasoir des mathématiques ou de la mécanique quantique³. Cas extrême : « Dark Integers », où une réalité toute entière peut être créée à partir d'un système d'axiomes différents qui rejoint le nôtre au niveau de ces propositions indécidables dont Gödel nous a démontré l'existence. A ceci près que, la logique abstraite cédant en notre temps le pas à la calculabilité concrète, il faut remplacer l'indécidabilité par l'inaccessibilité, et que des calculateurs suffisamment puissants peuvent faire basculer la frontière entre ces univers abstraits sous-jacents à notre monde matériel, et faire s'écraser les avions de ligne en sabotant notre arithmétique. Un abîme d'abîmes.

On retrouve un univers de poche dans « Crystal Nights », moins original sans doute dans la mesure où, en se concentrant sur les dérives d'un apprenti-démiurge, il retrouve une part de la thématique de *Simulacron 3* (de Daniel Galouye), mais truffé de détails savoureux sur le temps, l'espace, et tout le reste. La mécanique quantique, et son interprétation par la théorie des univers multiples d'Everett, joue un rôle central dans le dyptique « Singleton »/« Oracle ». D'abord pour la création du personnage de Helen, enfant artificiel certes — transposition super-technologique de la procréation médicalement assistée, avec angoisse du créateur à la clé — mais

surtout électron libre du destin, capable de déjouer le hasard qui fait diverger les univers. Rien de plus logique que de la retrouver en voyageuse dans le temps dans « Oracle », où l'uchronie sert de prétexte à un duel jamais organisé dans notre propre monde : une joute philosophique sur l'existence de Dieu entre Alan Turing et C. S. Lewis (ils ne portent pas leurs vrais noms, mais tout le monde les aura reconnus). Un des sommets du livre (et du recueil *Océanique*, si vous préférez lire en français).

Passionné de physique et d'informatique, Egan ne néglige pas la biologie et sait aussi mettre les amibes en abyme. Si « Océanique » se déroule sur une planète lointaine colonisée par des humains reconstruits sur une anatomie nettement différente — qui abolit la différenciation des sexes, sans que le texte tire toutes les conséquences de ce changement majeur — le portrait qu'Egan y dépeint de la foi religieuse est le plus complet, et le plus impitoyable, qu'il ait jusqu'à présent donné. Même les fanatiques talibanoïdes de « Lost Continent » ne sont pas pires (et le texte me semble trop lié aux questions contemporaines de politique australienne pour être complètement intéressant). Sur un mode plus mineur, « Steve Fever » explore aussi les chausse-trappes de la conviction, en commençant comme *Queen City Jazz* (de Kathleen Ann Googan) pour se terminer en récit de colonisation mentale.

Troisième grande voie empruntée par les récits de ce recueil, souvent en même temps que les deux thématiques précédentes : le *space opera*, peut-être sous l'impulsion d'un certain nombre d'anthologies où ces textes sont apparus (*One Million A.D.*, *The New Space Opera*, *Godlike Machines...*) Ne se permettant pas la magie du plus vite que la lumière, Egan se rattrape avec l'immortalité logicielle : comme dans *Diaspora*, les humains ne voyagent pas dans l'espace en chair et en os, mais sous forme d'information. Encore

3. Comme dans *Schild's Ladder*, chroniqué dans ce numéro (moins intense au demeurant que la plupart des nouvelles de ce recueil).

faut-il avoir à l'arrivée l'infrastructure nécessaire à la reconstitution d'un support matériel qui puisse faire tourner le logiciel — et autant « Riding the Crocodile » que « Glory » ou « Hot Rock » consacrent quelques pages à la description des solutions ingénieuses apportées au problème. Heureusement, malgré l'étendue en espace et en temps de l'expansion humaine, ou des races conscientes en général, elles arrivent à préserver un espace de civilisation commun, l'Amalgame (qui est encore loin de rivaliser avec la Culture de Iain M. Banks). *Space opera* pour le plaisir des immensités cosmologiques (de temps et d'espace), mais aussi prétexte à la confrontation avec des cultures nouvelles — même si elles refusent le contact, comme dans « Riding the Crocodile », ou si elles sont divisées en factions par des luttes aussi inutiles qu'immémoriales (dans « Glory » et « Hot Rock »). A l'occasion, Egan brode à nouveau autour de la question de la préservation de l'identité personnelle tout au long d'une vie qui dure des siècles, au cours de laquelle liens familiaux successifs et même souvenirs personnels finissent par s'estomper. « Riding the Crocodile », en particulier, est l'histoire d'un très vieux couple qui se cherche les raisons de vivre quelques siècles de plus, ou d'en finir ensemble de façon satisfaisante. Touchant, qu'on le mette ou non en rapport avec des problématiques contemporaines.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Greg EGAN
Schild's Ladder

Gollancz, «Science Fiction»,
2003, 328 p., £ 6.99.

Première édition : 2001.

Il y a des gens pour qui le moment le plus trépidant d'un livre sera une scène de combat, ou de poursuite dans l'espace. Et d'autres qui préféreront les troubles émois d'un premier amour. Greg Egan, sans nul doute, a une prédilection pour les démonstrations de théorèmes⁴. A condition qu'ils déterminent la structure de l'univers.

Cela fait des siècles que l'homme s'est répandu dans le voisinage galactique de la Terre. Des siècles aussi que la physique quantique vit sur la même théorie, établie au 21^e siècle par Sarumpaet à partir de la théorie des graphes. Cass est une physicienne aventureuse qui décide de tester, sur une station spatiale éloignée de la plupart des systèmes habités, un nouvel ensemble d'axiomes. L'expérience ne réussit que trop bien : un univers nouveau se développe à la place de l'ancien, et se propage dans toutes les directions à la moitié de la vitesse de la lumière, dévorant sur son passage les systèmes solaires colonisés par l'humanité.

Quelques siècles plus tard commence le roman à proprement parler, avec l'arrivée de Tchicaya sur le *Rindler*, vaisseau consacré à l'étude rapprochée de la frontière du nouvel univers. Face auquel

4. Voici le comportement des amoureux décorporés, décrit p. 125 du livre, en réponse à une question sur l'inanité de la sexualité virtuelle :

«What do you do instead ? (...)
— Give gifts. Show affection. (...)
— What kind of gifts ?
— Art. Music. Theorems.
— Original theorems ?
— If you're serious.»

l'humanité se divise en deux factions : ceux qui veulent détruire sans pitié cette bulle monstrueuse qui a oblitéré leurs planètes (ou menace de le faire), et ceux qui considèrent l'univers nouveau comme un fascinant objet d'études, à préserver. Tchicaya se situe résolument dans le second camp, baptisé «the Yielders» par ses ennemis, les Preservationists. Au nombre desquels il faut désormais compter Mariama, qui avait été tout pour lui au temps lointain de sa jeunesse. Tchicaya passe beaucoup de temps avec les Preservationists, à discuter de la base rationnelle de l'attachement à une planète — elle-même colonisée par l'humanité quelques siècles auparavant seulement — alors que tout l'environnement dont une personne peut avoir besoin, et son corps lui-même, peut être reproduit de façon virtuelle, voire physique dans une certaine mesure.

On l'aura compris, Egan ne refuse pas le sentiment et la passion, mais considère avec une certaine pitié les êtres humains qui choisissent de se laisser encore dominer par leurs passions, et place résolument la connaissance en tête de ses priorités. «*Transcendence was a content-free word left over from religion (...). Tchicaya said 'I already possess general intelligence, thanks. I don't need anything more'*» (p. 69). On admirera l'optimisme de Tchicaya, ou d'Egan, pour qui tout peut s'apprendre. Même s'il existe des fanatiques qui se mutilent délibérément pour renoncer au support quantique adopté par toutes les personnes civilisées, et font tourner leur logiciel personnel, de façon inefficace, sur le substrat définitivement démodé que sont les neurones.

Au-delà de ces péripéties, ce qui intéresse Tchicaya, et l'auteur, est de savoir ce qui se cache de l'autre côté de la frontière. Une fois ce point élucidé, tous les humains de bonne volonté tomberont d'accord... Egan est un peu un Asimov d'aujourd'hui, en plus matheux : la topologie différentielle est aussi excitante pour lui que les explosions d'astronefs

pour d'autres. Et il nous sert des dialogues théoriques interminables, ce qui affaiblit ce roman (déjà ancien), que je ne mettrais pas au même niveau que *Diaspora*, par exemple, et certainement pas que les meilleures nouvelles de l'auteur. Mais les mondes d'Egan (réels ou virtuels — si tant est que la différence ait un sens, on en vient à douter) sont tellement originaux qu'on lui pardonne tout, et que je lis quand même sans déplaisir.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction & Essai

Robert HEINLEIN

Solution non satisfaisante

Ouvrage présenté par Eric Picholle

Editions du Somnium,
« Hyperboles », décembre 2009,
288 p., 16 €

Avec Ugo Bellagamba, Eric Picholle nous avait offert en 2007 une biographie littéraire, *Solutions non satisfaisantes, une anatomie de Robert A. Heinlein*⁵, qui mettait en parallèle la vie de l'auteur et les reflets qu'on peut en discerner autant dans ses œuvres de fiction que dans ses nombreux articles d'opinion. L'ouvrage était visiblement appuyé sur une abondante documentation, et je subodore que ce nouveau livre, consacré à une approche beaucoup plus détaillée d'un sujet plus circonscrit, a servi en partie à recycler les sources accumulées pour le précédent.

Ce qui n'en diminue pas l'intérêt ! *Solution non satisfaisante* (singulier), le livre, est un objet hybride : une nouvelle de l'écrivain (publiée à l'origine en 1941 sous le pseudonyme d'Anson McDonald) accompagnée d'une série de textes la replaçant dans un contexte historique où Robert Heinlein n'avait pas perdu espoir

5. Chez Les Moutons Electriques.

d'influencer l'histoire du monde dans lequel il vivait. A vrai dire, on peut se dire que la tentation politique ne l'a jamais quitté, quand on le voit en 1980 encore prenant la tête du lobbying des auteurs de SF en faveur de l'Initiative de Défense Stratégique — alias « Guerre des Etoiles » — qui fut adoptée par Ronald Reagan, au moins en tant que levier de pression sur l'URSS.

Mais revenons à 1940. Les faits de base sur la fission nucléaire, qui ne seront censurés qu'après le démarrage du Manhattan Project, sont connus et objet d'articles dans la presse grand public autant que de nouvelles de SF, en particulier dans les magazines dirigés par John W. Campbell. « Solution non satisfaisante » s'inscrit dans cette lignée. Elle se situe dans un futur proche en continuité avec le présent, et on dirait de nos jours que c'est de la politique-fiction : quand elle est écrite, ni le Japon, ni l'Union Soviétique, ni les USA ne sont pas engagés dans la Seconde Guerre Mondiale, et l'auteur suppose que ces derniers continuent à apporter un soutien discret à la Grande-Bretagne en lutte contre l'Allemagne nazie, maîtresse du continent européen à l'ouest de Brest-Litovsk. Et les Américains finissent par fournir à Churchill l'arme absolue, sous forme d'une bombe sale — la dispersion de poussières radioactives tue toute vie dans la région de Berlin. Là commence la vraie intrigue : en présence d'une arme contre laquelle n'existe aucune défense, comment repenser l'organisation du monde pour éviter l'extinction de la race humaine ? La réponse de Heinlein n'est pas exempte de nationalisme américain et de brusquerie militariste ; en même temps, il met en garde contre les réactionnaires de son propre pays qui mettraient sa puissance militaire au service d'intérêts économiques, et s'avoue dans le titre même insatisfait de l'issue finale.

Le reste du livre est une mise en contexte. D'abord un article de H. Bruce Franklin sur la longue tradition des textes

d'avant 1940 consacrés aux super-armes, particulièrement atomiques, et à la problématique qu'ils ont développée (bien avant que les hommes politiques ne se rendent compte de la nécessité de cette réflexion) ; une biographie de Robert Cornog, ami de Heinlein qui participa au Manhattan Project ; et un long et passionnant article d'Eric Picholle sur la participation de Heinlein aux débats qui eurent lieu en 1945-1946 (et un peu avant) sur la manière de contrôler l'arme nucléaire nouvellement acquise par les Etats-Unis⁶. Deux faits frappants : Heinlein, employé par la marine américaine dans un laboratoire de recherche à Philadelphie, adresse à sa hiérarchie dès le 14 août 1945 un memorandum appelant à un programme spatial monté par son employeur ayant pour but la surveillance de tout pays susceptible de mettre au point des armes nucléaires (qui renvoyeraient au musée tous les armements classiques) ; peu après, libéré de cet emploi, il rentre sur la Côte Ouest en s'arrêtant longuement à Los Alamos, où les atomistes veulent discuter avec lui des implications politiques de l'arme nouvelle (dont ils sont loin de se désintéresser !) Pendant quelques mois, Heinlein se voudra lobbyiste du contrôle international des armements nucléaires, une entreprise qui échouera tant pour lui personnellement (sans doute parce que son vrai talent était dans la SF !) que pour le monde dans son ensemble (sans doute parce que c'est tout simplement trop facile de fabriquer des bombes atomiques).

Si j'ai un reproche à faire au recueil, c'est que son architecture globale n'apparaît pas toujours clairement, faute peut-être d'une introduction un peu plus explicative que le simple sommaire, peut-être d'une maquette plus claire (sur ce dernier point je ne peux juger, ne disposant que d'un exemplaire d'épreuves que l'imprimeur doit retravailler, me dit-on). Eric Picholle a aussi quelques progrès

6. Qui recoupe en partie les chapitres 6 et 8 de *Solutions non satisfaisantes*.

à faire comme traducteur⁷, mais vétilles que tout cela ! Le livre dans son ensemble, avec ses chronologies et ses annexes, fait émerger une image fascinante d'une époque où la science-fiction entretenait un rapport dialectique étroit avec les développements politiques et techniques de son époque. La proposition de loi soumise par Jerry Voorhis, qui avant la guerre a milité avec Heinlein dans l'EPIC, un parti social-démocrate finalement phagocyté par le Parti Démocrate, est un document surprenant ; nous avons un aperçu des batailles de 1945 pour la liberté scientifique et un contrôle international des armes de Leo Szilard, qui fut en 1939 co-signataire avec Albert Einstein (et sans doute auteur principal) de la lettre à Roosevelt demandant le démarrage d'un programme nucléaire militaire, et écrira aussi de la SF (*La Voix des Dauphins*) ; et un rappel de l'anecdote la plus connue dans notre milieu, celle de la perquisition en 1944 des locaux d'*Astounding* par le FBI à la suite de la publication d'une nouvelle de Cleve Cartmill qui décrivait trop précisément la bombe atomique — Campbell finira par convaincre les agents trop zélés que s'il imposait à ses auteurs une censure sur ce point, cela ne pourrait que mettre la puce à l'oreille à d'éventuels espions, tellement il avait publié auparavant de textes sur le sujet !

Vous devriez vous plonger dans ce livre, au moins autant pour l'histoire du genre et de sa relation à la société que pour la nouvelle qui lui donne son titre.

—Pascal J. Thomas

Editions du Somnium :

<http://somniumeditions.free.fr>

7. « Playing it by ear » et « cooling one's heels » sont des idiomatismes que l'on peut traduire respectivement par « y aller au jugé » et « poireauter », et non littéralement, comme c'est le cas p. 65 et p. 33.

Science Fiction

Johan HÉLIOT ***Ordre Noir***

Fleuve Noir, « Rendez-Vous
Ailleurs », mai 2010, 252 p.,
19,50 €

« ... rares également sont ceux qui peuvent répondre en toute quiétude et conscience qu'une partie de la planète aurait concentré en elle le Bien, la Vertu et la Morale.

De la sorte, en plébiscitant tous les romans qui, encore et encore, font revivre l'histoire du nazisme, les lecteurs ne chercheraient-ils pas à se persuader, bien inconsciemment, il est vrai, que le schéma qui présida au combat contre l'Allemagne hitlérienne est un schéma encore pertinent ? Et en nous présentant des personnages qui incarnent le Mal, romans et films à succès n'arrivent-ils pas à point nommé pour rassurer et déculpabiliser ? Permettant de croire qu'une des forces en présence s'est vouée au Mal et à la destruction, ils peuvent donner bonne conscience à ceux qui, d'un côté comme de l'autre, annoncent le « choc des civilisations ».

Bref, il y a quelque chose d'inquiétant dans la fascination qu'exercent ces ouvrages, comme si l'éventualité d'une guerre était déjà acquise, et comme si nous en étions déjà arrivés à l'étape qui précède de peu le départ au combat ; à cette dernière étape avant la décision où nous avons besoin de nous persuader que le combat à mener est bien celui de la morale et de l'humanisme contre les forces du Mal. Ainsi les succès de ces romans seraient-ils les premiers signes que nous avons accepté l'éventualité de la guerre et qu'il ne nous reste plus qu'à nous persuader de son bien-fondé. Car, pour accepter non seulement de partir à la guerre, mais également d'envoyer nos

enfants au front, il est sans doute indispensable de parvenir à penser que certaines forces peuvent incarner un Mal absolu, qu'il nous faut coûte que coûte, combattre. Sans que rien surgisse à la clarté de la conscience, à n'en pas douter les aventures de Frodon le Hobbit ou de Harry le sorcier nous aident à nous en persuader.

Peut-être alors avons nous répondu à notre question initiale : pourquoi donc la tâche de partir au combat est-elle confiée aux enfants Harry Potter ou Frodon ? ... Soudain des phrases gravées sur les monuments aux morts se bousculent dans nos mémoires : « A nos enfants, morts pour la France. » « Allons enfants de la Patrie. » Isabelle Smadja, « Le Mal et l'enfant sauveur » in *Manière de voir* n° 111, Mauvais genres Juin-Juillet 2010.

On m'aura pardonné, j'espère, cette longue citation qui n'est pas dans mes habitudes et ceux qui auront vu la couverture du roman d'Héliot auront, je suppose, fait le rapprochement sans que j'ai besoin d'explicitier. J'enfoncerai un peu le clou en râlant comme à mon habitude. Il y en a un peu marre — passez-moi l'expression — de l'exploitation de cette veine qui banalise des faits atroces, ignobles qui finissent ainsi par nous laisser indifférents.

Donc énième mouture du nazisme avec un brin d'uchronie — les États Unis présentés ici sont victimes d'un enlèvement militaire en Asie qui les affaiblit. Deux forces en présence, celle d'organisations gouvernementales secrètes chargées de corriger les dérives de l'Histoire — imaginez que l'incident de Three Miles Island ait été un attentat, une agence gouvernementale nous l'a transformé habilement en accident — et de lutter contre l'autre force : le Mal absolu. (Là j'ai personnellement beaucoup de mal à croire : quel plaisir à exercer le mal absolu ? la torture par l'espérance, le supplice des 101 morceaux encore, je comprendrais, comme je peux

comprendre le docteur Faust — mais je comprends moins bien le Diable, à moins qu'une collection d'âmes soit utile.)

Pour bien faire, Héliot agrmente son histoire d'enfants génétiquement modifiés et éduqués dans un centre particulier — façon « Le Caméléon » ou les 4 fantastiques — qui se font un peu la guerre.

Bien sûr, c'est écrit avec les qualités que l'on connaît à l'auteur, qui sait s'appropriier les ficelles des genres qu'il utilise ou détourne et nous les restituer avec finesse, mais j'ai l'impression qu'ici plus qu'ailleurs il nous livre un roman sans âme. Un roman dans lequel le lecteur ne peut endosser de rôle. Un roman pour voyeur que l'on se contente de lire/regarder en restant sur le bord de la route. Un roman pour adulte qui n'est plus enfant, à la différence des romans pour enfants ou ados pour lesquels il semble plus facile de susciter l'émotion. A croire qu'Héliot attend de nous, adultes, que nous utilisions notre conscience à le lire et non notre émotivité. Il me semble qu'un judicieux mélange des deux, savamment dosé, serait plus efficace et plus plaisant au lecteur.

Il serait bon toutefois que, malgré mes remarques, ce roman soit lu par un grand nombre ne serait-ce que pour entretenir une certaine vigilance à l'égard de ceux qui manipulent l'information.

—Noé Gaillard

Fantastique

Christophe LAMBERT
Vegas Mytho

Fleuve Noir, « Rendez-vous
Ailleurs », avril 2010, 358 p., 18 €

L'action principale se déroule en 1957 aux États-Unis et le héros en est Thomas Hanlon, écrivain et poète alcoolique, ancien

professeur à l'université Columbia, qui tombe amoureux d'une belle jeune femme : Sofia Stamatis. Thomas pénètre ainsi dans la famille Stamatis, propriétaire d'un casino à Las Vegas, en concurrence avec un autre lieu de débauche tenu par des Égyptiens. Mais la Mafia veille sur ses intérêts et voudrait bien se débarrasser de ces intrus. Grecs et Égyptiens se font la guerre depuis des millénaires car ce sont des dieux devenus presque humains et quasi immortels grâce à l'ambrosie ou autre nectar. S'ils en sont là c'est à cause de notre incroyance : plus les hommes sont mécréants plus les dieux perdent leur consistance divine. Hanlon sauvera plusieurs fois la vie de Zeus et toute la famille sera trahie... et tout finira pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles où Hoover pourrait être un dieu et Sartre un philosophe.

Ceux qui me font l'honneur et le plaisir de me lire doivent se demander si je ne suis pas tombé sur la tête. En effet comment, moi qui professe mon peu de goût pour mes œuvres de Christophe Lambert, puis-je en proposer une chronique ? Et bien tout simplement parce que cette fois c'est plus agréable à lire, c'est plus étoffé, les petites touches qui nourrissent le roman le rendent intéressant. Bien sûr on trouve toujours les maladresses insoutenables qui devraient faire tiquer n'importe quel lecteur : " J'avais posé la plomberie moi-même et détourné le courant d'une ligne à haute tension", "Mon arme secrète : j'étais publié" "... des fiestas branchouilles" (en 57 ?) et d'autres. Mais elles sont en moins grand nombre, ou bien, pris par l'action, je n'ai pas su les voir toutes. Les personnages sont plus épaissis que d'habitude, ils ne se limitent pas à quelques traits plus ou moins gros ou caricaturaux et quand ils le sont encore un peu comme le flic de l'histoire, "un grizzli" (!), ils sont passionnés par quelque chose qui les humanise (le cinéma). Les situations sont aussi plus sophistiquées ; au lieu de se limiter à un banal conflit entre les bons et la méchants, Lambert

nous offre trois variétés de méchants et des policiers locaux et fédéraux plus des histoires d'amour-désir, avec pour justifier les rapports entre Grecs et Égyptiens des rappels historiques surprenants... Je dirais même qu'il me semble sentir percer un fond d'humour lorsqu'il fait imaginer à la Pythie l'assassinat de Dallas. Mais je suis persuadé qu'il nous faudra attendre le prochain roman pour confirmer cette tendance. En attendant vous avez là trois bonnes heures de lecture plaisante, histoire de ne pas voir passer le temps si vous devez prendre un train ou si votre week end est pluvieux.

—Noé Gaillard

Essai

Claude LECOUTEUX
***Fantômes et
revenants
au Moyen Âge***

Imago, novembre 2009, 254 p.,
21 €

Première édition 1986

De façon manifeste, on est sur les marges de ce qui intéresse KWS. Pas très loin toutefois, du côté du fantastique, ou plutôt de la *fantasy*, et de l'étude universitaire. Avec une forte base documentaire, un platée de références aux textes d'époque, germaniques et scandinaves en très nette priorité, quitte à déborder en amont, un peu, et surtout en aval, jusqu'aux portes de notre supposée modernité, vers 1900 pour faire vite, et encore en 1936 au moment du naufrage du *Pourquoi pas* de Charcot. Le tout ne peut qu'intéresser les amateurs de sagas, qu'il s'agisse d'en lire des échantillons ou d'en réutiliser pour ses propres productions. D'autant que s'ajoutent aux récits les pratiques concrètes, sur bases

archéologiques ou de nouveau textuelles. Et qu'on a affaire à des revenants tout à fait matériels et corporels, des errants, des morts récalcitrants ou reconnaissants, des vengeances posthumes, des caractériels patentés, des méthodes pour s'en débarrasser, panoplie toujours réutilisable. Plus des perspectives quant à différentes (très différentes, et c'est l'intérêt, de ce que nous pensons ou pensions collectivement ou avons cru penser il y a encore peu de temps sous nos climats) conceptions de la mort, de l'au-delà, de l'âme. Plus des passages des défunts à d'autres statuts qui accrocheront encore davantage à la *fantasy*, bons génies, trolls ou géants, dont la généalogie pourrait être une source d'inspiration.

Bref, tout ceci est bel et bon, renvoie à une érudition plus que solide et peut être sans problème récupéré par le *sense of wonder*. Et je ne peux que remercier le très honorable mensuel qui m'a demandé une notule il y a quelques mois, ce qui me permet de m'épancher un peu plus ici (à peine plus, promis, Monsieur le rédacteur en chef, je sais bien que ce n'est pas tout à fait le cœur de cible). Je peux même indiquer d'autres travaux chez le même éditeur, qui ont suivi et renverront les lecteurs intéressés à des thématiques voisines, depuis *Les Nains et les Elfes au Moyen Âge* (1988) jusqu'à *La Maison hantée, Histoire des poltergeists* (2007) en passant, entre autres, par *Fées, sorcières et loups garous...* (1992), *Chasses fantastiques et cohortes de la nuit* (1999) ou un *Dictionnaire de mythologie germanique, Odin, Thor, Siegfried et Cie* (2005) qui a des chances d'être bien connu des amateurs. Reste le « truc », le « machin », le « bidule », qui me chiffonne quelque peu ; une interrogation personnelle sur le point de vue de l'auteur ; une réticence, née d'un a priori de rédaction, de l'impression donnée d'une totale prise au sérieux des sources, d'une présentation des faits comme des réalités sacro-saintes, si je puis dire. D'une façon, aussi, de

présenter la marginalisation des récits et des traditions par le christianisme comme un combat réel contre des êtres réels. Mais là, je ne peux qu'être partagé : d'un côté, une inquiétude sourde, parce que le néo-paganisme s'est retrouvé coopté par des secteurs de l'opinion pour lesquels je ne saurais éprouver de grande tendresse ; de l'autre, l'idée qu'après tout, il y a de nouveau de quoi sous-tendre des récits, des contes, des métaphores, qui ne renieraient pas, elles, leur statut de fiction, et que c'est très bien ainsi. De quel côté faut-il pencher ? À chaque lecteur d'en décider, sans doute en fonction de sa plus ou moins grande appétence pour la *fantasy*...

—Eric Vial

Essai

Norman MAILER
Bivouac sur la Lune
(Of a Fire on the Moon)

Laffont, « Pavillons Poche » mai 2009, 634 p., 10,90 €

Le titre « fait » indéniablement SF. Soyez tout de suite rassurés : ce n'en est pas. Ceci n'est pourtant pas tout à fait une tentative pour introduire de la littérature générale platement réaliste dans *KWS*, alors même qu'il s'agit bien de réalisme, et même de reportage. Plus de 600 pages de reportage. Mais autour d'Apollo XI. Des premiers pas de l'homme sur la Lune. Rééditées en poche pour raisons de quarantième anniversaire (*tempus fugit*). Redevenues disponibles. Et finalement aussi science-fictionnelles que *Tintin*, avec le recul, et même si c'est sans l'aspect désormais uchronique. Parce que comportant, rappelant parfois l'esthétique de l'hyper-réalisme, une description minutieuse de la mission vue du sol, et des réactions de Norman Mailer aux franges de ce que l'on n'appelait pas encore l'autofiction, ou du journal intime.

Descriptions de techniciens, de conférence de presse, relevés d'échanges radio, rappels du passé, des missions antérieures, des essais échouant, du drame de l'incendie qui coûta la vie à Grissom, White et Chaffee, des inquiétudes, des hésitations, des incertitudes. Rappel de tout ce qui n'était pas évident mais qui l'est devenu, rappel aussi de l'intendance, du sol. Jusqu'à l'alunissage, parce que ce n'est plus alors le plus important : c'est ce qu'on a retenu de toutes façons, et significativement cela n'intervient qu'au-delà de la cinquantième page... encore que les inquiétudes du retour, la peur de quelque contamination extraterrestre... le tout ancré dans une Amérique qui est à bien des égards encore celle d'Ike, qui ne sait peut-être pas qu'elle est celle de la contestation (il est question de LSD à la fin, mais pas vraiment de situation politique alors qu'elle est déjà celle de Nixon). Accessoirement, c'est la plume de Norman Mailer, entre *Les Nus et les Morts* et *Le Chant du bourreau...* et le traducteur (Jean Rosenthal) semble s'être fort bien mis à son service, quitte à commettre peut-être quelque abus en parlant en permanence de Verseau pour le module *Aquarius*, mais après tout, s'il n'a pas osé parler de mission « Apollon », nul ne songera sans doute à lui reprocher de parler de la fusée Saturn en lui ajoutant un « e » final francisateur...

Au total, au-delà de ce qui n'était plus de la SF au moment de la rédaction, mis qui en redevient avec le temps, comme Wells, Verne ou Hergé, on a de la SF parce que des uchronies sont suggérées dans les replis de la description, à chaque fois où l'avenir s'ouvre ou plutôt pourrait se fermer sur un échec, bien avant la fermeture réelle, postérieure, pour cause de crise économique et énergétique, de repli frileux, d'abandon du rêve. On a de la SF aussi à travers différentes considérations, elles aussi rendues obsolètes par le temps mais inscrites dans le patrimoine génétique du genre, par exemple sur les super-ordinateurs et la

crainte qu'ils engendrent. Mais peut-être a-t-on surtout de la SF pour des raisons générationnelles, pour une génération plus ou moins née avec la conquête de l'espace, plus ou moins téléspectatrice de choses alors inouïes, désormais évanouies ou devenues prosaïques, privées d'une part de rêve, et qui a découvert la SF à peu près en même temps, ou juste après pour faire relais. Et qui ne s'en remet pas. Je ne sais pas ce qu'il en est d'autrui, de plus vieux ou de plus jeune... Mais très subjectivement, il me semble, pour de bonnes et mauvaises raisons, que cette littérature générale, ce journalisme au long cours, rejoint la SF. Une SF aux couleurs sépia de la nostalgie et des occasions perdues.

—Eric Vial

Science Fiction

Cormac McCARTHY

La Route

(The Road)

Points, mai 2009, 252 p., 6,80 €

Dans un monde dévasté, au ciel éternellement gris et au sol couvert de cendres, un père et son fils avancent sur la route⁸. Ils ont un but, rejoindre la mer et ils doivent affronter bien des périls pour l'atteindre. Le froid, la faim et la fatigue font partie de leur quotidien dans un monde où les rencontres avec d'autres survivants sont le plus souvent mortellement dangereuses.

En donnant un visage au père anonyme de *La Route*, l'adaptation cinématographique⁹ du roman de Cormac

8. La version originale de ce livre a été chroniquée dans KWS n° 62-63, juillet 2009.

9. Sorti en France le 2 décembre 2009, *La Route* est un film américain réalisé par John Hillcoat, adapté par Joe Penhall du roman homonyme de Cormac McCarthy, avec Viggo Mortensen dans le rôle du père, Kodi Smit-McPhee dans le rôle du fils et Charlize Theron dans le rôle de la mère.

McCarthy offre l'excuse parfaite pour revenir sur ce livre inclassable et fort. Dans le film réalisé par John Hillcoat, le comédien Viggo Mortensen s'empare pleinement de ce personnage de père qui ne vit plus qu'à travers et pour son fils. D'ailleurs, le temps du tournage, l'acteur s'est physiquement et moralement transformé en ce père dont l'unique but est d'amener son fils vers un havre de paix aussi illusoire soit-il dans le monde dévasté qu'ils nous font découvrir durant leur périple. Couvert de vêtements crasseux à souhait, avec un visage volontairement émacié, Mortensen fait totalement oublier le chevaleresque Aragorn qu'il fut le temps de la trilogie du *Seigneur des anneaux* non pas pour incarner, mais pour être le père du roman de Cormac McCarthy.

S'il y a des reproches à faire à l'adaptation de John Hillcoat, ils restent mineurs et tiennent aux petites trahisons nécessaires à la transcription de l'écrit vers l'image. Ainsi, la mère, à peine évoquée dans le roman, prend-elle une place plus importante dans le film, empruntant les traits de la comédienne Charlize Theron. Quant à la cause de la catastrophe qui reste totalement mystérieuse dans le livre, elle devient beaucoup plus explicite dans le film, y compris dans sa bande-annonce. Ces quelques infidélités à la lettre du roman n'empêchent nullement le film de John Hillcoat d'avoir su capturer l'esprit du livre de Cormac McCarthy, respectant la simplicité de la forme et la complexité du fond. Car, à travers son récit postapocalyptique, le romancier dresse un portrait de la société américaine et de ses dérives. Il met en évidence toute la barbarie humaine qui se cache sous une fine pellicule de civilisation.

Pour revenir au roman lui-même, on se doit de souligner l'excellent travail du traducteur François Hirsch, lequel a également officié sur *Non ce pays n'est*

*pas pour le vieil homme*¹⁰, autre chef-d'œuvre de Cormac McCarthy. En effet, Hirsch a osé conserver la forme, notamment l'absence de ponctuation et de chapitrage du romancier américain. Il n'a pas touché à la multiplicité de « et » si courante en anglo-américain, mais beaucoup moins usitée en français, langue qui offre une large palette d'équivalent à cette conjonction de coordination. Ce choix, rébarbatif au premier abord, a l'avantage de conserver l'atmosphère si particulière du texte original qui colle fort bien à la thématique menaçante de *La Route*.

L'adaptation cinématographique de *La Route* (sa sortie en salles en 2009 et en vidéo en 2010) donne une occasion de lire pour certains, et de relire pour d'autres, un livre qui mérite pleinement le Pulitzer de la fiction qu'il a obtenu en 2007.

—Philippe Paygnard

Horreur médiévale

Sean McFARREL
Les Sanguinaires,
tome 6 :
L'Antre des
écorcheurs

Vauvenargues, novembre 2009,
 248 p., 6,50 €

Jouant toujours les chevaliers, Thibaut l'écuier et ses compagnons de route, les Troubadours Taureau, la Pie et la Belette, escortent, à travers les montagnes enneigées, une caravane de marchands. Cette aventure, qui devait être

10. *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme* (*No Country for Old Men*) a également fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 2007, sous la houlette des frères Joël et Ethan Coen, avec Tommy Lee Jones, Javier Bardem et Josh Brolin dans les rôles principaux.

rémunératrice pour eux, se révèle rapidement fort périlleuse, car des routiers guettent le moindre voyageur égaré sur leur territoire. Pourtant, les attaques de ces brigands ne sont rien par rapport au péril qui attend le petit convoi à l'approche du village de Peyrebeille et de son auberge étrangement isolée.

À première vue, derrière son rouge logo et sa sombre couverture, *L'Antre des écorcheurs* fleure bon la *fantasy*, le genre le plus vendeur des littératures de l'imaginaire. Mais, il suffit de lire quelques pages de ce court roman pour se retrouver plongé dans un Moyen-Âge qui n'a rien de fantastique ou de féérique. Sean McFarrel nous entraîne ainsi dans un univers médiéval qui, s'il n'est pas forcément totalement authentique, reste entièrement réaliste et ne fait nullement appel à la magie ou au bestiaire habituel de la *fantasy*. C'est d'ailleurs un trait commun de l'ensemble des titres de la série des Sanguinaires qui évite soigneusement la *fantasy* pour jouer le jeu d'un mélange des genres créant ainsi des thrillers médiévaux, à la manière du *Nom de la Rose* d'Umberto Eco, ou, comme c'est le cas ici, de la véritable horreur médiévale.

Avec *L'Antre des écorcheurs*, Sean McFarrel s'inspire sans le dissimuler (cf. son avertissement préliminaire) de l'histoire bien connue de *L'Auberge rouge*, déjà mise en images au cinéma. Mais, là où les cinéastes Claude Autant-Lara, en 1951, et Gérard Krawczyk, en 2007, transforment, avec plus ou moins de réussite, le fait divers criminel du XIXe siècle en comédie, McFarrel le transpose au cœur du Moyen-Âge et en fait un pur et total récit d'horreur. Cependant, ce ne sont pas ces moments à la limite du *gore* qui retiennent le plus l'attention, mais plutôt le soin que prend McFarrel à décrire les relations complexes qu'entretiennent ses quatre personnages principaux : Thibaut, l'écuyer qui a emprunté l'identité de son maître défunt ; Ninon la Belette qui aime ce jeune jouvenceau, mais regarde encore Taureau

avec nostalgie ; Taureau qui cache une certaine mélancolie derrière sa jovialité de colosse ; et, la Pie, habile détrousseur et compagnon fidèle de Taureau et de la Belette. Trois hommes et une femme. Trois troubadours et un faux chevalier. Quatre compagnons de voyage. Autant de combinaisons possibles que Sean McFarrel décline dans ce roman qui mêle habilement les genres médiéval et horrifique.

Petit livre sans prétention, *L'Antre des écorcheurs* se laisse dévorer sans aucun remords, car Sean McFarrel sait fort bien rendre attachant son quatuor de personnages au milieu d'une aventure rondement menée. Quatre héros ou anti-héros qui, au-delà des apparences, se révèlent bien plus profonds et bien moins caricaturaux qu'il n'y paraît.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Ken McLEOD

The Night Sessions

Orbit, 2009, 368 p., £ 7.99.

Première édition (reliée) : Orbit 2008

On a connu Ken McLeod en passionné de politique, nous servant une histoire du futur proche (*La Division Cassini*, *The Stone Canal*, *The Sky Road*, tous chroniqués dans *KWS*, dans le numéro 47, et *The Star Fraction*) qui, entre guerres mondiales et trous dans l'espace-temps, consacrait beaucoup de temps aux tirades explicatives des marxistes ou des anarcho-capitalistes. C'était passionnant, et parfois un peu déséquilibré côté intrigue.

Il s'est assagi, même s'il est toujours sans pareil dans la description des folies politiques des individus et des sociétés. *The Night Sessions* se déroule au 21e siècle, dans le sillage des "Faith Wars", un vaste affrontement qui a embrasé le Moyen Orient, mais pas seulement : après

l'échec en Israël, elles se sont terminées en guerre civile (et partiellement nucléaire) au sein de l'Occident, avec pour conclusion une victoire des forces laïques contre les fondamentalistes chrétiens, et pour conséquence une séparation assez brutale entre l'Etat et toute forme de religion. Officiellement, toute Eglise est devenue clandestine : l'Etat ne les interdit pas, mais refuse de les reconnaître. Leur clergé vit discrètement au sein de la population.

Et voici qu'on assassine un prêtre catholique à Edimbourg, et qu'il s'avère assez vite que le meurtre doit être l'œuvre d'un fanatique religieux. Adam Ferguson, policier écossais (l'Ecosse est indépendante, même si la plupart des Ecossais n'ont aucun goût pour les nationalistes extrémistes, chassés du pouvoir depuis des années), mène une enquête très classique pour traquer les coupables, aidé par internet et une foule de gadgets technologiques. Et surtout par son fidèle assistant, Skulk — qui n'aime pas trop qu'on lui donne son nom complet de "Skullcrusher", qui mettrait ses collègues humains mal à l'aise. Car Skulk est un robot, aimable et dévoué, mais parfaitement conscient de son identité.

Le monde construit par McLeod mêle habilement surprises baroques et détails bien documentés, produisant à merveille l'effet d'étrangeté réelle indispensable à la bonne science fiction. Au rayon détail documenté, tout l'aspect écossais, et l'histoire religieuse du pays, avec notamment les Covenanters (mouvement datant de la guerre civile britannique du 17^e siècle). Mais aussi la folie des fondamentalistes chrétiens américains, le réchauffement climatique ou la présence décomplexée des homosexuels. Coté étrangeté, les merveilles technologiques — ascenseurs spatiaux, et voiles destinées à atténuer le rayonnement solaire (pour lutter contre le réchauffement). Et surtout, les robots intelligents, et les prothèses qui transforment en cyborgs les nombreux combattants gravement blessés de la dernière guerre en date.

Et le livre joue à fond le jeu de la SF : son intrigue policière n'est qu'un fil d'Ariane qui va nous amener aux questions beaucoup plus graves qui remettent en jeu la société entière. Adam Ferguson, notamment, est rongé par les remords ; son passé professionnel n'est pas exempt d'ambiguïtés, et il ne lui a pas toujours été facile de décider jusqu'où la loi avait le droit de faire appel à la force pour défendre la démocratie... Les lecteurs qui habitent l'état français, où le débat public est obnubilé par la lutte de l'Etat contre toute structure intermédiaire (et notamment les religions), se jetteront sur cet aspect du livre. Mais il y a des questions plus profondes. Comme souvent en SF, le cœur du propos réside ici dans la définition de l'humain, au travers de la recherche de la frontière entre humain et robot. Question prudemment laissée sans réponse : McLeod ne néglige pas la répugnance spontanée des humains envers les intelligences mécaniques.

Aucun ingrédient n'est nouveau dans ce livre, mais le mélange est si bien fait qu'on ne peut le lâcher. Essayez-le donc, on n'est pas submergé par l'excellente SF de nos jours...

—Pascal J. Thomas

Fantasy

China MIÉVILLE

Lombres

(Un Lun Dun)

Au Diable Vauvert, octobre 2009,
644 p., 20 €

J'aime beaucoup les œuvres de China Miéville — excepté *Le Roi des Rats* auquel je suis resté insensible — et j'ai été fort content de retrouver avec *Lombres* un univers très proche de celui de *Perdido Street Station*. Un de ces univers de SF ou de fantastique en perpétuelle évolution, relativement imprévisible et qui donnent l'impression que l'auteur se les glisse en

chausses-trappes sous les pieds comme des gageures (genre : « Voyons voir comment on va se tirer de ce piège des maisons “Mool” ». De quoi s’agit-il ? D’abord d’une grande ville, Lombres, qui serait l’envers de Londres sur laquelle la nuit brille la nuit, où les bus volent, où règnent les Prophéçogurs (personnellement j’aurais préféré les “Prophéçaugures”), où l’on construit des maisons dans des piles de vieux trente centimètres. Un univers fou ou farfelu selon les goûts qui voit l’abbaye de Westminster devenir celle de Webmaster et abrite des Mygalucarnes et l’Antiflingue qui permettra de vaincre le Smog. Zanna et Deeba, deux ados, après une première incursion dans cet univers dont elles reviennent effrayées, se trouvent changées. Zanna qui à Lombres était la Schwazzy (la Choisie) a oublié sa mission. Deeba s’inquiète sérieusement du sort des amis qu’elle a laissés là-bas et qui sont en butte au Smog qui envahit tout. Elle découvre que celui qui devait lutter contre la fumée noire est un traître et retourne à Lombres pour tenter de convaincre ses amis. Mais nul ne la croit, sauf un demi-fantôme, et elle doit se débrouiller seule — ou presque — pour vaincre. Rassurez-vous, l’univers fou où le chapelier fou est remplacé par un receveur de bus ne disparaîtra pas — on peut même croire et/ou penser qu’il réapparaîtra si ce roman a l’heur de plaire. Deeba ira même jusqu’à agresser une ministre dans Londres avant de retrouver sereinement son petit monde familial.

Le lecteur ado auquel s’adresse ce Miéville sera certainement convaincu de la nécessité du combat écologique présenté ici (lutte contre le Smog et les usines) ou de celle du combat pour la défense des livres contre les images. Il sera peut-être aussi sensible à la façon dont sont décrits les adultes (hésitants, courageux, faibles, sordides). Il n’attachera peut-être pas beaucoup d’importance à la liste des personnes remerciées qui figure en page 339, mais l’adulte curieux y vérifiera qu’il a bien

repéré les références, et remarquera comme moi que Miéville oublie de remercier René Magritte, que l’amateur du peintre retrouvera page 376.

La lecture de ce roman m’a permis de mieux comprendre pourquoi j’aime bien son auteur. Tout le passage avec le personnage appelé m. Parrol (et ses Progénitermes) et les jongleries avec les mots font mesurer l’inventivité de Miéville... Et c’est cette même inventivité qui illumine *Les Scarifiés* et ses autres romans. Une inventivité qui je l’espère vous séduira...

—Noé Gaillard

Fantasy

Jérôme NOIREZ ***Fleurs de dragon***

J’ai Lu, « Fantasy » n° 9046, août 2009, 254 p., 6,70 €

Première édition :
Gulf Stream éditeur, 2008

La lecture de « Leçons du monde fluctuant » m’avait fortement séduit et donné le sentiment que nous étions en présence d’un auteur à suivre... Je confirme si besoin était et j’ajoute qu’il s’agit d’un de ces auteurs touche-à-tout qui ne semble pas s’engager dans un sujet à la légère (en témoignent ici les neuf pages d’annexes sur le Japon du 15^{ème} siècle).

L’action se déroule en 1489 au Japon où l’on massacre des samouraïs, sans raisons apparentes. L’enquêteur Ryôsaku est chargé de résoudre le problème. Il s’adjoint trois jeunes de bonne famille auxquels il propose soit de passer un an en prison en raison des délits qu’ils ont commis, soit de le suivre dans son enquête. Caractéristique particulière de l’enquêteur il n’est pas armé, sauf d’un maillet de bois qu’il manipule avec une très grande dextérité. Et le quatuor part

en quête d'indices pour résoudre l'énigme. Dans un temple, ils trouvent les informations désirées, qui les contraignent à se scinder, les uns restant sur place et les autres partant pour une ferme fortifiée où se produisent des faits bizarres : on cherche à tuer les filles du maître de maison, qui règne presque en tyran sur la région.

Bien sûr, Ryôsaku parviendra à résoudre l'énigme et les trois jeunes auront appris à vivre en bonne intelligence avec le monde et à prendre confiance en eux.

J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé en 4ème de couverture ou ailleurs d'indication précisant que ce roman s'adresse plus à des ados qu'à des adultes. Il n'est fait mention que de la production pour les mêmes ados de l'auteur avec références à deux titres, et de celle pour adultes avec deux titres aussi. Vous pouvez en tant qu'adulte vous faire plaisir et lire ce roman mais je crains que vous ne le trouviez « trop gentil », pas assez cela ou pas assez ceci. Et pourtant les personnages sont bien fouillés et pour ce que j'en sais — de par mes lectures et la vision de quelques films — très dans l'esprit japonais, sans doute le respect des traditions d'hospitalité et de la nature joue-t-il un grand rôle dans cet esprit de japonisme (au sens noble du mot), bref, on y croit. Et comme cela va très vite, le lecteur n'a absolument pas le temps de s'ennuyer, les états d'âmes des personnages sont fondus dans l'action et dans les commentaires sur l'action que se font les mêmes personnages. Je gage qu'un ado bon lecteur vous dévorera ce roman entre Toulouse et Montpellier sans se rendre compte qu'il est dans un train... et en ressortira changé presque autant que les adjoints de Ryôsaku.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Arto PAASILINNA
Le Cantique de
l'apocalypse joyeuse
(Maailman paras kylä)

Denoël, « Denoël & d'ailleurs »
 2008, 324 p., 20 €

Gallimard, Folio, octobre 2009,
 390 p., 7,70 €

Ce roman aurait-il échappé aux amateurs de SF et aux critiques spécialisés ? C'est bien possible, et ce serait une excellente raison de le signaler ici, même si c'est avec un peu de retard. Et si ce n'est pas le cas, tant pis, on en parlera quand même. Parce que c'est de l'anticipation, à défaut d'être tout à fait de la science fiction pour qui veut jouer les puristes. Ça commence aux alentours de sa date de rédaction, ce qui en fait pour partie une de nos habituelles uchronies par inadvertance, et ça se termine vers la fin du premier quart de notre siècle. Dans treize ans. Entre temps, il y a eu une sorte de fin du monde, racontée du point de vue d'une petite communauté isolée, qui y échappe. Donc, si *Malevil* était sinon de la science fiction du moins de l'anticipation, ce roman en est aussi.

Sauf qu'il commence étrangement. Par un vieux communiste finlandais, grand brûleur d'églises en bois, qui sur son lit de mort demande à ses héritiers d'en contruire une. De créer une fondation funéraire. Autour de laquelle, malgré les récriminations administratives, et en particulier fiscales, naît une communauté villageoise. Rejointe par des écologistes. Devenant d'abord un but de tourisme, même si elle s'en défend. Puis très vite un refuge, parce que tout se dégingue à l'extérieur, à la suite d'une crise économique carabinée et désormais uchronique, car liée à la difficile intégration de l'ex-RDA dans l'Allemagne

réunifiée (mais nous semblons capables de faire tout aussi bien sur d'autres bases). Dans le village, la vie continue, sur la base d'une autosuffisance rurale, entre pêche lacustre, venaisons d'élan et agriculture (dont pas mal de plantes aromatiques toujours utiles pour agrémenter la production des alambics). Elle continue entre quelques ennuis avec des trafiquants d'or ganes, la création d'une milice de skieurs de fond, l'arrivée d'une ancienne aumônier militaire et de quelques forgerons somaliens, l'explosion d'une centrale atomique en Russie, des échos de guerres ravagant le sud de cette même Russie, l'annonce de l'enfouissement définitif de New York sous ses déchets non déblayés d'où son déplacement un peu plus loin, un ours mal embouché, un colonel ex-soviétique, saxophoniste et reconverti en bouvier puis en gardien de prison (sauf si je mélange ici plusieurs personnages), une jeune femme que sa folie pousse à courir sans cesse et qui rapporte de ses courses quelques nouvelles plus ou moins plausibles, la chute d'un bombardier parti du Proche Orient et supposé aller larguer une bombe atomique sur Madagascar, mais dont l'équipage s'est trompé de direction, dont les rotors seront fort utiles pour faire fonctionner des barattes mécaniques, de brèves ténèbres nucléaires, une patrouille de cosaques, une horde de 40 000 femmes en marche, une toile du musée de l'Ermitage emportée par le vent et voisinant avec la Joconde, volée, elle, puis échangée contre des salaisons, un musée des arts et traditions populaires locales où un téléviseur couleur cabossé voisine, lui, avec un ordinateur portable désormais réduit au silence et d'autres choses encore, un chirurgien un peu improvisé mais préférable à la déglingue carabinée qui sévit à Helsinki, et les tarifs prohibitifs en termes de quintaux de poissons salés, et qui, en se faisant la main sur un ours cardiaque venu traîner par là, et qui en réchappe, obtient de bons résultats sur les humains, des trop-perçus d'impôt payés sous forme de pemmican et trop avariés

pour être récupérés, des souris grises d'église qui observent tout ça, et pour finir, une comète qui percute la Terre, de sorte que « L'Asie disparut. L'Europe but la tasse. On n'entendit plus jamais parler de l'Amérique », de sorte aussi que le pôle magnétique part en vadrouille et que la planète a basculé sur son axe, ce qui n'empêche pas la petite communauté finnoise, devenue au fil du temps finno-russo-somalo-arabe (j'en oublie sans doute) de continuer d'exister, pendant que, par exemple, Montmartre s'est retrouvé sous six mètres d'eau.

Aucun raton laveur ne s'ajoute à cette énumération, mais il ne semblent pas nécessaires à la science fiction. Leur absence ne saurait donc être un argument pour ne pas parler ici de ce livre, ironique, déjanté, déglingué, qui voit le monde par un petit bout de lorgnette plutôt réjouissant, décrit une série de catastrophes sans leur attacher trop d'importance, déploie un humour que l'on qualifiera faute de mieux de finnois, et fait passer un sacré bon moment : il aurait donc été dommage de passer à côté, sauf à considérer qu'une apocalypse n'est pas joyeuse, et que c'est une chose à prendre avec un sérieux imperturbable. Ce que l'on est tout de même en droit de se refuser à faire. Et avec énergie, même.

—Eric Vial

*Fantasy***Robert V. S. REDICK**

***La conspiration du
Loup Rouge
(Le voyage du
Chathrand 1)
(The Red Wolf
Conspiracy)***

Fleuve Noir, « Rendez-Vous
Ailleurs Fantasy », septembre
2009, 516 p., 23 €

D'ordinaire, je n'aime ni la *fantasy*, ni les pavés (toujours l'impression que les 100 pages de trop relèvent de l'alimentaire et donc aussi paradoxal que cela paraisse, du superflu) et je n'en lis que quand je pense disposer du temps nécessaire. Aussi me suis-je débattu avec le poids et l'encombrement que représentent 512 pages de papier épais et le grand format.

Et je n'ai pas eu l'impression de perdre mon temps, loin de là, même si l'on peut considérer que l'exposition est un peu longue.

Pazel Pathkendle jeune garçon de service sur un bateau (sa mère et sa sœur ont disparu, son père, un des meilleurs capitaines qui soient, a rejoint l'ennemi) est tout heureux de devoir servir sur le Chathrand, un des derniers grands vaisseaux. Pazel possède le don des langues (il comprend et parle toutes les langues possibles) mais, comme en contrepartie, souffre de céphalées et adopte un étrange comportement quand survient la crise. Il découvre ainsi les incompétences des uns, les conspirations des autres, un, deux, trois mages, tout cela pendant que le Chathrand se rend dans une île où le Prince ennemi doit épouser Thasha, la fille de l'ambassadeur. Thasha est indépendante, elle en veut beaucoup à sa belle-mère, elle sait se battre et ne veut surtout pas se marier.

A part à faire de la copie pour de la copie, je ne vois pas ce que je pourrais vous dire d'autre sans réduire l'intérêt de votre lecture. En effet, une fois que l'auteur a déterminé les caractéristiques des personnages principaux il peut les impliquer dans n'importe quels actes... pour peu qu'ils soient compatibles avec les données de base. Et encore avec un brin de *fantasy* il peut se payer n'importe quelle fantaisie (imaginez avec trois mages). Bien sûr nos héros et leurs amis arrivent à vaincre ces premières conspirations, mais Pazel et Thasha vont devoir affronter d'autres épreuves. L'une le mariage, l'autre empêcher ce mariage et retrouver sa famille. Des épreuves qui semblent plus réalistes, moins aléatoires...

Je vous entends presque (« les ans en sont la cause ») d'ici : « Mais alors comment a-t-il pu lire quelque chose d'aussi conventionnel... ? »

Parce que je suis un tantinet fleur bleue avec un côté lierre (je m'attache, je m'attache) et que le traducteur (Michel Pagel) semble avoir rédigé en bon français et dans la bonne tonalité, et enfin que l'auteur est parvenu à nous rendre les "gentils" très sympathiques. D'une part le comportement des méchants est très méchants, d'autre part Pazel et Thasha semblent en permanence bousculés et ne doivent leur victoire qu'à la magie.

Alors l'auteur ayant bien pratiqué son métier avec art et finesse il ne vous reste plus qu'à accomplir votre plaisant devoir de lecteur...

—Noé Gaillard

Science Fiction

Alastair REYNOLDS

La Pluie du Siècle

(Century Rain)

Presses de la Cité, « Pocket SF »
n ° 7002, avril 2010, 864 p.,
cat. 15

Et j'ai dévoré le pavé en un rien de temps. Parfaitement digeste et fort agréable en bouche¹¹, il laisse même en fond, comme pour les autres romans du même auteur, une envie de continuer à lire ou à imaginer. C'est dire la richesse et la solidité du monde qu'il instaure.

Dans un Paris où sévissent des miliciens teneurs de barrages, Floyd et Custine, mi-musiciens, mi-privés tente de trouver du travail. Custine est un ancien haut gradé de la police. Floyd reçoit un appel d'un dénommé Blanchard qui l'engage pour enquêter sur ce qu'il pense être un meurtre et non un suicide comme le dit la police, il dit que Floyd lui a été recommandé par un policier du nom de Maillol. Dans le même temps ou presque Verity Auger perd un assistant dans une fouille insuffisamment sécurisée, elle va ainsi devenir plus ou moins l'otage de deux factions politique qui se disputent un pouvoir à l'échelle galactique et sera envoyée en mission dans le Paris de Floyd et Custine pour y découvrir avec eux des enfants tueurs programmés pour tuer il y a fort longtemps et qui vont les poursuivre dans le temps et dans l'espace où les deux héros cherchent à désamorcer une arme qui serait fatale à la Terre. Des enfants armes qui ont vieilli sur notre Terre alors qu'ils auraient dû être désamorcés. Verity a été désignée par la morte assassinée comme devant enquêter sur sa disparition si celle-ci survenait. Verity collectionne les objets venant du Paris où elle va se retrouver.

Mené tambour battant et mêlant intelligemment quelques intrigues secondaires à la principale... (Panacée anti-cancer, histoire d'amour, querelles internes entre services) et utilisant des personnages densifiés par ces mêmes intrigues secondaires ce roman se lit presque d'un trait (presque seulement, car son poids fait que vous êtes contraint de le poser un temps pour reposer vos mains. Mais attention ce n'est pas aussi simpliste ou distrayant qu'il y paraît, en dehors du fait qu'un lecteur anglais pourrait y trouver des « choses » qui nous sont étrangères, et il me semble être face à une production du même genre que celle de Charles Stross (dont on attend toujours la suite : trois volumes parus alors que le sixième est sorti en anglais). Là aussi c'est au lecteur de tirer de sous l'aventure les analyses et les réflexions qui s'imposent. Ici les rapports d'alliance, le passé, les enfants tueurs. Cette idée d'enfants programmés pour tuer n'est peut-être pas très nouvelle mais dans la mesure où elle s'appuie sur des faits réels elle prend une certaine importance et devrait nous inciter à réfléchir — au moins au sort des enfants soldats — au delà de l'anecdote du roman. Se pose alors la question de l'incidence de ce genre de roman. Peut-on se contenter de les considérer comme de simple moyen de détente et/ou de dépaysement, comme exutoire pour individu stressé ?

Bonne lecture.

—Noé Gaillard

11. Traduction par Dominique Haas.

*Science Fiction***Richard Paul RUSSO*****Le Cimetière des saints****(The Rosetta Codex)*Le Béliat', septembre 2007,
340 p., 21 €

A cinq ans, Cal est embarqué avec sa nourrice, Sidonie, sur la navette de secours du vaisseau attaqué et doit se poser sur une partie précise du Monde de Conrad. Mais ils sombrent au royaume des exilés. Cal voit "mourir" Sidonie et est enchaîné par des barbares qui vont le traiter en esclave. Il apprendra la vie au gré des petits groupes et des villages. Puis décidera de partir pour rejoindre la ville, y découvrir ceux qui jouent les Archéologues et retrouver Sidonie. Mais une variété d'extraterrestres belliqueuse et méprisante le suit, croyant qu'il a trouvé le moyen de contacter une sorte de Grands Anciens que les extras veulent éradiquer. Après avoir remis à flot son domaine agricole et ses entreprises, mais sans avoir fait en sorte que sa mère se détourne de sa folie (elle le croit toujours mort), Cal décide de prendre le chemin tracé vers les Grands Anciens, mais il est suivi par les méchants extras qui avancent souvent l'arme au poing.

Il découvre enfin le cimetière des Saints. Celui-ci n'est qu'une base où sont conservés les extras, des pacifistes dans l'attente de leur possible retour sur leurs planètes.

Résumé ainsi cela ressemble beaucoup à un roman pour pré- ou jeune ado. Rien ici ne peut surprendre le lecteur et ce n'est pas écrit pour cela. C'est écrit pour distraire et raconter et en ce sens pleinement réussi, de quoi sans doute intéresser les amoureux de Vance ou des producteurs de cinéma en mal d'inspiration (les gentils extras me

donnent l'impression de ressembler aux gentils aliens de "Rencontre du troisième type").

Une œuvre plaisante pour se détendre en vacances. Si vous lisez au soleil mettez un chapeau... Bonne lecture.

—Noé Gaillard

*Science Fiction***Robert J. SAWYER*****Eveil****(www: wake 2009)*Robert Laffont, « Ailleurs et Demain », janvier 2010, 296 p.,
21 €

J'ai lu ce roman après lecture d'*Océanique*, le recueil de nouvelles raisonné de Greg Egan concocté par 42¹² et j'ai été saisi par la lenteur, l'application de Sawyer. Par « application » j'entends celle de l'élève désireux de bien réciter sa leçon, de bien rédiger un devoir pour obtenir une approbation générale, une bonne note. Quand je parle de « lenteur » c'est de celle des gens qui ont tendance à vérifier trop souvent que vous avez bien compris leur propos, leur démonstration avant d'aller plus loin.

Caitlin est une jolie jeune fille de seize ans, très douée en maths, aveugle de naissance, mais elle maîtrise parfaitement l'électronique adaptée à sa cécité. Sa mère était professeur d'économie avant de passer son temps à s'occuper d'elle. Son père est un physicien de renommée internationale, mais il est autiste... Un spécialiste japonais, Kuroda, lui propose de faire l'essai d'un appareillage particulier sur un de ses yeux car elle bénéficie d'une constitution qui le permet. Dans le même temps une conscience est en train de naître (dans l'esprit cartésien du « Cogito, ergo sum »), puis est coupée en deux parce que la Chine a fermé tous

12. Cf. chronique dans ce même numéro.

ses accès internet vers l'extérieur à cause de problèmes internes. Au lieu de voir la réalité comme prévu, Caitlin ne voit que des points lumineux et des lignes... le Web. Puis Kuroda rectifie le tir et elle se met à voir ce qui l'entoure tout en enseignant à l'entité consciente qui « dialogue » avec elle comment utiliser les données du Web. Elle baptisera cette entité : Webmind.

Raconté comme cela on pourrait presque croire à du Greg Bear qui me semble privilégier l'aventure vécue par les personnages différents au contact des autres « normaux ». Sawyer, bien sûr, raconte une histoire et les sensations de Caitlin ou du Webmind mais les « encombre » (à mon sens) de données mathématiques, physiques, électroniques et tente d'égayer l'ensemble par des plaisanteries de scientifiques ou de matheux. On remarquera aussi que cette idée d'un esprit caché dans l'espace et piégé ou né du Web n'est guère originale. On comprend ce qu'il nous dit, mais, pour moi qui ne suis pas scientifique, ces précisions sont lourdes et « externes » à l'histoire, et je ne suis pas vraiment en mesure de les vérifier ou de les apprécier (Y a-t-il beaucoup de lecteurs qui le soient ?). J'aurais préféré que la découverte des couleurs par Caitlin soit plus fouillée... En contrepoint des données scientifiques, Sawyer fait référence à Helen Keller, la sourde-muette dont il est question dans le remarquable film d'Arthur Penn *Miracle en Alabama*, c'est elle qui donne du courage à Caitlin, mais il me semble que pour ceux qui ne connaissent pas cela reste abstrait¹³. D'où l'impression très forte d'être devant un assemblage de plus ou moins « jolies » pierres mais pas devant un mur solide et fascinant où l'on devine un dessin agréable à l'oeil. Un peu comme dans *Rollback*, dont il ne me subsiste en mémoire que des bribes qui ont ému mon

13. Hellen Keller est une référence culturelle incontournable en Amérique anglophone, autant que peuvent l'être Louis Pasteur ou Bernard Palissy chez nous... —NdlR.

affectivité ou ma sensiblerie. Ici par exemple les progrès de/du Webmind me laissent indifférent, alors que Caitlin s'enthousiasme. En fait, Sawyer me donne l'impression de préférer sa démonstration à ses personnages... J'ai eu le sentiment de me retrouver comme l'étudiant dont il raconte l'histoire. Ce dernier arrive dans une communauté de scientifiques qui se lancent des chiffres à la figure et rient. L'un d'entre eux explique qu'il s'agit de blagues codées et propose à l'étudiant de donner un chiffre. Il lance 54 et personne ne rit, puis 42 (?) et personne ne rit. Et on lui explique que ce n'est pas la blague seule qui compte, c'est aussi la façon de la raconter. Quelque temps plus tard, en travaillant l'étudiant lance un -40 tonitruant et là tout le monde rit, personne ne connaissait cette histoire... Personnellement, je ne me hasarderai pas à raconter cette histoire à un banquet de mariage, à moins qu'il ne célèbre l'union de chercheurs ou de scientifiques et encore.

Je ne saurais que vous recommander la lecture de ce roman si vous « scientifique » et si vous ne l'êtes pas faites l'effort de le lire pour confronter votre lecture à la mienne.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Lucius SHEPARD
Sous des Cieux
étrangers

Ouvrage publié sous la direction de
Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard

Le Béliar', février 2010, 472 p.,
23 €

Brèves remarques concernant l'ineffable quatrième de couverture. En France il n'y a pas de critique littéraire de SF, cela explique sans doute que l'on cite

« The Times » comme référence — les Anglais aiment, si vous n'aimez pas ... — avec une phrase « douteuse » : « Lucius Shepard est sans équivalent ». Comme truisme on ne peut mieux. Je passerai sur « en cinq longs récits d'une implacable justesse ». En matière de SF — surtout celle de Shepard — vous pouvez me dire ce qu'est la « justesse » ? Pour rebondir sur « une VISION du monde pétrifiante de VÉRITÉ » (c'est moi qui souligne). Pour le reste, allez donc voir par vous-même. J'avoue pour ma part qu'un « baratin » comme celui-là me ferait reposer le livre tellement il me donne l'impression de se moquer de moi sans humour. Heureusement j'aime bien Shepard (*Aztechs* mérite amplement son Grand Prix de l'Imaginaire).

Cinq longs récits donc dont trois inédits, c'est correct, mais on peut se demander pourquoi les recueils originaux concoctés par l'auteur ne sont pas repris comme c'était le cas au début dans les recueils constitués par le regretté Jacques Chambon. Voir Bibliographie en fin de volume. Remarque : sur cinq textes, quatre sont à la première personne... tant qu'à faire un recueil original pourquoi ne pas lui ajouter une cohérence de plus ?

« Bernacle Bill le Spatial » (« Barnacle Bill the Spacer », 1992, traduction de Pierre K Rey, révisée par J.-D. Brèque & O. Girard, 2010). A mon avis le meilleur texte du recueil. Une histoire de conquête de l'espace, d'individu « anormal » doté d'une puce pour gérer son comportement social, de Bernacle de l'espace, de Religion intransigeante (c'est peut-être un pléonasma) et d'une rare violence.

« Dead Money » (« Dead Money », 2007, traduction de Jean-Daniel Brèque, 2010). Une histoire de transfert de cerveau et de gestion du transféré, une histoire de poker et de truand... Les parties de poker sont intéressantes.

« Radieuse Étoile verte » (« Radiant Green Star », 2000, traduction de Jean-Daniel Brèque, 2008). Une histoire de vengeance dans le milieu des affaires avec

un petit cirque pour décor et un numéro de piste avec un ancien du Viêt-nam qui semble sorti d'*Apocalypse Now* ou d'un roman de Conrad. Justement récompensée d'un prix Locus.

« Limbo » (« Limbo », 2003, traduction de Jean-Daniel Brèque, 2010). Une histoire de fantômes (la seule à la troisième personne) qui, à mon sens, détonne dans ce recueil. Si on veut absolument la rattacher à l'ensemble ce ne peut être que par le personnage masculin principal — censé être un truand — mais il est un peu falot.

« Des étoiles entrevues dans la pierre » (« Stars Seen Through Stone », 2007, traduction de Jean-Daniel Brèque, 2010). Aussi marquante que « Bernacle Bill le Spatial ». Au moins aussi complexe. Un découvreur de talents musicaux déniche un petit génie au comportement particulier, découvre des lueurs dans le ciel (genre feu follet) renoue avec son ex-femme et retrouve son équilibre pendant qu'autour de lui le monde change un peu.

Trois textes remarquables sur cinq, c'est une bonne moyenne, quant à savoir ce qui permet de les associer — à part le nom de l'auteur — je me pose la question. A défaut de réponse satisfaisante je peux vous proposer une raison de lire Shepard. C'est un auteur cultivé. C'est-à-dire qu'il peut vous offrir un grand nombre d'éléments de comparaison et des images riches. Dans « Bernacle Bill... » on trouve par exemple : « C'était un étrange spectacle, ces « langues » qui bougeaient toutes raides, par saccades, comme une mauvaise animation, comme des créatures dans un jardin extravagant, vision hallucinée d'un Hawthorne ou d'un Baudelaire. » Vous voyez ce que je veux dire.

Bonne lecture.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Robert SILVERBERG

***Chroniques de
Majipoor***

(Majipoor Chronicles)

Robert Laffont, « Ailleurs &
Demain », juin 2010, 352 p., 22 €

(parution originale 1981, première
édition française 1983, Robert Laffont)

Vingt sept ans d'écart entre la première édition et cette réédition, presque une génération, comme on peut penser que les bons livres sont comme les bons vins, ils se bonifient en vieillissant. Je vous laisse imaginer la qualité de cette oeuvre. La quatrième de couverture — je vous entends d'ici : « ça y est, le revoilà avec sa 4ème de couv., quel pénible ! ». Moi je veux bien, mais c'est fait pour « piéger » l'acheteur, lui faire confirmer son intention. C'est important ! signale en rouge : « *Les Mille et Une Nuits* de notre temps ». Là je respire un bon coup et je m'interroge : l'auteur de cette trouvaille sait-il de quoi il parle ? Il me semblait que les mille et une nuits correspondaient à une suite de récits fait chaque matin pour maintenir un prince en haleine et se maintenir ainsi en vie, pour ces *Chroniques*, aucune menace ne pèse sur le récitant, et d'ailleurs qui est-il ? Et surtout que vient faire ce « notre temps » sur un volume de la collection « Ailleurs et Demain » ? Mais il est vrai qu'il s'agit d'une suite de récits reliés par l'évolution de celui qui les choisit. Cela pourrait s'apparenter à un recueil de nouvelles, bien que l'unité autour de Majipoor et du jeune « lecteur » semble indiquer une volonté manifeste corroboré par le fait que chaque récit n'est pas composé comme une nouvelle pouvant être lue en dehors de ce livre.

Hissune, jeune garçon remarqué par Lord Valentin, est censé collationner et

classer des rapports de percepteurs, mais il profite de ses connaissances pour se permettre de « lire » des récits mémoires déposés en archives. Il insère le mémoire dans une machine, coiffe les écouteurs et devient le temps du récit celui qui raconte. Il incarne ainsi deux femmes, un voleur et des responsables avant de finir par être même Lord Valentin jeune. Une remarque importante à mon avis : aucun des récits n'est à la première personne... C'est-à-dire que si le jeune héros est censé devenir un autre personnage le temps du récit, il n'entre pas dans le corps de celui qui a laissé le mémoire. Pourtant, il ressent les rapports sexuels que la première femme qu'il habite a avec un extraterrestre (par rapport à Majipoor, bien sûr). Autre subtilité des récits : nous dresser une carte physique et démographique de la planète sans nous accabler de données brutes tout en traitant de sujets sensibles : le racisme, la manipulation des individus, la confiance en soi, le crime, le rêve.

Et tout cela se lit avec une facilité déconcertante. On ne s'ennuie pas un seul instant et bien sûr on en redemande... (La réédition de *Valentin de Majipoor*, publié en 1985, ne saurait tarder).

—Noé Gaillard

Science Fiction

Kurt STEINER

Big Crunch

Black Coat Press, « Rivière
Blanche », novembre 2009,
236 p., 17 €.

Cela faisait bien longtemps qu'André Ruellan n'avait pas endossé son pseudonyme de Steiner, réservé au Fleuve Noir. Fidèle à sa politique de récupération du passé du FNA, « Rivière Blanche » nous présente aujourd'hui un roman de cet auteur trop rare.

L'entrée en matière est sarcastique. Un Visiteur, doué de trop de pouvoirs pour ne pas venir d'un autre monde, découvre les particularités de l'humanité, dans la version rurale, puis urbaine, du terroir parisien. Heureusement pour lui, la télépathie lui permet de corriger très vite ses erreurs d'ignorance, et de se plonger dans la culture de ses hôtes. Car le Visiteur a un problème — reconstruire, à partir de la technologie locale, son vaisseau détruit — et une mission : sauver de l'effondrement de leur univers quelques humains élus au hasard des rencontres. Dissimulé sous l'identité de Clément Borel, le Visiteur a d'abord, incognito, gagné la confiance de deux physiciens de Jussieu, puis une suite de concours de circonstances met sur son chemin Laurent, ingénieur, Benoît, ancien animateur de télévision, et la famille Farel, père, mère, fils, et surtout chien, un caniche qui fournit la clé de la solution recherchée par « Clément ».

Une fois le problème technologique résolu, en avant pour la traversée interuniverselle, et la découverte de la société géenne de l'Univers 2, caractérisée par la symbiose entre trois races intelligentes, une humanoïde, et les deux autres créées par génie génétique à partir de félins et de rongeurs, respectivement. Mais la menace de l'effondrement (le Big Crunch du titre, symétrique du Big Bang) reste présente...

Ce roman qui commençait bien, avec beaucoup d'humour à la façon *Lettres Persanes* : un regard distancié sur nos travers quotidiens, se fatigue une fois qu'il rentre dans la description de la société géenne. Sans être une utopie, le livre présente parfois les inconvénients des récits utopiques, avec le poids de la description et des rappels historiques. L'abondance des personnages, et l'intrigue secondaire menée par les enfants adolescents de deux des familles, tout à leur histoire d'amour, nuit elle aussi à la pâte du roman, qui finit par décrire à la va-vite nombre de péripéties, de sentiments et de situations qui auraient

mérité un investissement plus attentif. Bref, à l'image de la SF, écartelée entre ses ambitions intellectuelles et sa forme (souvent) dictée par le roman d'aventures. Le livre reste agréable pour son vaste potentiel imaginaire, et pour ses allusions en demi-teinte aux débats politiques autour de l'immigration, soulignées par l'emploi d'expressions comme « géens de souche ». Mais le dénouement semble bien hâtif — choisissons d'y voir un hommage de plus à la tradition du Fleuve Noir, qui imposait à ses auteurs un travail rapide et, avant tout, calibré par la taille des ouvrages que vendait la maison.

—Pascal J. Thomas

www.riviereblanche.com

Fantastique

Dacre STOKER

& Ian HOLT

Dracula l'immortel

(Dracula the Un-Dead)

Michel Lafon, octobre 2009,

472 p., 22,95 €

Londres, 1912. Les années ont passé, mais le docteur Jack Seward n'a pas oublié les événements dramatiques qui frappèrent, il y a vingt-cinq ans, ses amis Jonathan et Mina Harker. Il n'a pas oublié le monstre qu'ils affrontèrent avec l'aide de leurs amis Arthur Holcomb, Quincey Morris et du professeur Abraham Van Helsing. Il n'a rien oublié et ce n'est pas un souvenir qu'il traque aujourd'hui, mais le monstre sanguinaire qu'ils pensaient avoir détruit : Dracula !

Suite officielle du plus célèbre roman vampirique, l'incontournable *Dracula* écrit par Bram Stoker et publié en 1897, ce *Dracula l'immortel* arrive un peu tard. Il eût certainement été parfait s'il était venu célébrer le centenaire de l'œuvre originale, en 1997, aujourd'hui, il n'est qu'un livre de vampires parmi d'autres, tentant de

profiter de l'actuel renouveau de ce sous-genre. En effet, depuis 2005, avec la parution de *Fascination (Twilight)*, premier volume de la tétralogie romantico-vampirique écrite par Stephenie Meyer, des suceurs de sang, tout à la fois charmeurs et terrifiants, envahissent les rayonnages des librairies, mais aussi les petit et grand écrans. Ainsi, à la télévision, s'inspirant de la collection de romans *Southern Vampire (La Communauté du Sud)* de l'écrivaine américaine Charlaine Harris, le scénariste Alan Ball (*Six Feet Under*) développe, en 2008, la série *True Blood*, dont les sulfureux épisodes sont diffusés sur la chaîne câblée HBO aux États-Unis et sur Orange Cinémax, puis NT1 en France. De son côté, Kevin Williamson (*Dawson*) crée *The Vampire Diaries*, en adaptant librement, en 2009, les livres pour ados de la romancière britannique L.J. Smith, pour la chaîne américaine CW. De leur côté, les réalisateurs Catherine Hardwicke, Chris Weitz et David Slade se succèdent pour diriger, en 2009 et 2010, les trois premiers films tirés de la saga *Twilight*. À regarder l'ensemble de ces productions, même rapidement, on peut constater qu'il existe un point commun entre elles. Elles mettent toutes en scène les relations amoureuses, toujours passionnées, parfois charnelles et forcément contre nature, entre une jeune femme et un vampire plus que centenaire. Mêlant romantisme et fantastique, faisant se rencontrer Éros et Thanatos, ces nouvelles déclinaisons du mythe vampirique ne font finalement que reprendre la recette qui fit le succès du *Dracula* de Bram Stoker.

Avec *Dracula l'immortel*, Dacre Stoker, arrière-petit-neveu de Bram Stoker, et son comparse Ian Holt, jouent la carte d'une certaine fidélité à l'œuvre originale en faisant réapparaître chacun des personnages du livre, même si certains sont destinés à rapidement subir un sort funeste. Ils s'appuient pour cela sur de rares notes manuscrites laissées par Bram Stoker et, bien évidemment, sur son

roman. À cette fidélité de façade, ils enlèvent immédiatement ce qui faisait l'une des originalités de l'œuvre publiée en 1897, à savoir sa narration épistolaire. Ils modifient également la chronologie la plus communément admise en replaçant les événements décrits dans le *Dracula* de Bram Stoker durant l'année 1888. Cela leur permet de faire du plus célèbre des vampires le suspect potentiel des crimes survenus dans le quartier de White Chapel cette année-là, et attribués au toujours mystérieux Jack l'Éventreur. Cette modification leur permet également d'avoir un Quincey, le fils de Mina et Jonathan Harker, adulte, en 1912, mais aussi de pouvoir intégrer à leur récit nul autre que Bram Stoker, qui devient ainsi l'un des protagonistes de *Dracula l'immortel*. Enfin, ils ajoutent à l'aventure quelques bonnes idées comme la nature mi-humaine mi-vampirique de Mina Harker et l'apparition d'une suceuse de sang bien connue en la personne d'Elisabeth Bathory.

Hélas, toutes ces innovations ont déjà été utilisées et parfois même réutilisées dans d'autres livres, bandes dessinées, films et séries télévisées. Car, bien avant le *Dracula l'immortel* de Dacre Stoker et Ian Holt, d'autres auteurs ont apporté leur contribution à la carrière vampirique du Comte Dracula.

Ainsi, dès 1992, le romancier britannique Kim Newman fait se croiser Dracula, Jack l'Éventreur et Elisabeth Bathory dans la réalité alternative d'*Anno Dracula*. Ce roman, où se mêlent héros de fiction et personnages réels, permet une brève apparition de Bram Stoker lui-même et une bien plus longue de sa veuve Florence.

Présentée par Stoker et Holt comme une véritable rivale de *Dracula*, le personnage historique d'Erzsebet Bathory (1560-1614), surnommée la Comtesse sanglante ou la Comtesse Dracula, est la source d'inspiration de plus d'un créateur. Depuis *Les lèvres rouges*, un film réalisé par Harry Kümel, en 1971, avec Delphine Seyrig dans le rôle principal, jusqu'à *La*

Comtesse de et avec Julie Delpy en 2010, elle est ainsi la très maléfique héroïne ou inspiratrice d'une bonne demi-douzaine de longs-métrages. Son vénéneux personnage apparaît également dans plusieurs bandes dessinées au caractère érotique prononcé, ainsi qu'au cœur des enfers imaginés par les auteurs de BD Pat Mills et Olivier Ledroit pour la série *Requiem, Chevalier Vampire*, publiée depuis 2000 par les Éditions Nickel.

Pour sa part, le talentueux scénariste et romancier anglais Alan Moore, après une très intéressante variation autour de Jack l'Éventreur (*From Hell*), intègre, en 1999, une séduisante version de Mina Murray à sa *League of Extraordinary Gentlemen*. Illustrée par Kevin O'Neill, cette Ligue de Gentlemen Extraordinaires regroupe, autour de Mina, le Capitaine Nemo (de Jules Verne), Allan Quatermain (de H. Rider Haggard), l'Homme Invisible (de Herbert George Wells) et le docteur Jekyll et Mister Hyde (de Robert Louis Stevenson). Publiées aux États-Unis par America's Best Comics (1999-2007), puis par Top Shelf (depuis 2009), les aventures de la Ligue paraissent en France sous les couleurs des Éditions USA (2001-2003) et Delcourt (depuis 2010). Cette excellente bande dessinée fait d'ailleurs, dès 2003, l'objet d'une adaptation cinématographique, par le réalisateur Stephen Norrington (déjà responsable de la version cinéma de *Blade le chasseur de vampires*) qui donne un réel mordant à sa Mina Harker et ajoute Dorian Gray (d'Oscar Wilde) et Tom Sawyer (de Mark Twain) à la fine équipe de justiciers.

Tandis que le romancier américain Fred Saberhagen, créateur de la série de science-fiction des Berserkers, permet à Dracula de croiser le plus célèbre des détectives anglais dans son livre *Le dossier Holmes-Dracula (The Holmes-Dracula File)*, en 1978.

Enfin, la Britannique Freda Warrington propose, en 1997, un *Retour de Dracula (Dracula the Undead)*, bien plus fidèle, par la forme comme par le fond, à l'œuvre originale de Bram Stoker. Respectant la

chronologie du roman des origines, elle intègre ainsi à son récit un Quincey Harker qui n'est encore qu'un enfant âgé de sept ans. De son côté, le scénariste de BD Marv Wolfman imagine, dans le comic book *Tomb of Dracula* (70 numéros publiés par Marvel Comics entre 1972 et 1979), la suite du combat qui oppose un Quincey Harker vieillissant et ses rares alliés (parmi lesquels un certain Blade) à un Dracula toujours aussi terrifiant et superbement dessiné par Gene Colan.

Si *Dracula l'immortel* ne peut pas être qualifié de mauvais livre — il est en effet fort correctement écrit et traduit — on peut douter de sa réelle utilité. Ce roman n'apporte pratiquement rien au mythe du plus célèbre des vampires, présentant au surplus un Comte Dracula qui a perdu tout mordant. Décidément, malgré la caution de l'ensemble des héritiers de la famille Stoker, cette très officielle suite ne supporte guère la comparaison avec son inestimable modèle.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Theodore STURGEON

Un peu de ton sang

suivi de

Je répare tout

***(Some of Your Blood/
Bright Segment)***

Gallimard, « Folio SF » n° 361,
janvier 2010, 212 p., cat. F6

Deux bons textes de Sturgeon à ranger dans nos bibliothèques, voilà qui est bien, mais j'avoue que si on ne me l'avait pas signalé par le logo « FolioSF » il ne me serait jamais venu à l'idée de les classer en SF¹⁴. Le postfacier place d'ailleurs « Un

14. Parus respectivement en 1955 et 1961, ces textes ont été agrémentés d'une postface de Steve Rasnic Tem en 2006, et traduits par Odette Ferry et Véronique Dumont pour les Éditions SW

peu de ton sang » côté « réalisme » et notre fameuse quatrième de couverture parle « d'horreur psychologique ». Cette qualification convient à mon sens au deuxième texte plus qu'au premier. Difficile en effet de classer le personnage principal « George Smith » parmi les monstres alors que le second anonyme relève de la galerie des *Freaks* tant pour son physique — pour ce que l'on en sait ou devine — que pour le comportement. On aura deviné que c'est sur le seul nom de Sturgeon que repose ce classement.

Pour « Un peu de ton sang » il faut que le lecteur ait toujours à l'esprit le fait que ce texte date de 1955, qu'il a aujourd'hui plus de cinquante ans. On ne dira pas qu'il s'est bonifié comme un vin car il était excellent à l'époque. Imaginez un lecteur qui découvre un dossier qu'on lui présente comme relevant de la fiction et qui propose des documents épars : compte rendu de séance psy, lettre entre deux militaires, rapport lettre d'une infirmière, récit autobiographique de George Smith, et qui se retrouverai en fin de texte avec la mention suivante « Si le docteur Outerbridge revenait soudain, vous seriez bien obligé d'admettre qu'il existe réellement et que cette histoire est vraie. Et ça ne ferait pas votre affaire, n'est-ce pas ? ». G. Smith relève de la psychiatrie parce qu'il a frappé un officier, mais aussi pour une autre raison qui fait qu'il a tué (sans tuer aux yeux des gens) il aime le sang (pardon de me citer, mais j'avais imaginé un vampire qui ressemble étrangement à George Smith in *Territoire de l'inquiétude* n°4, en collaboration avec P.-P. Durastanti). Sturgeon dénonce en 1955 une Amérique schizophrène et l'on aurait aimé savoir qui avait eu l'audace de publier un tel texte (et s'il faut en croire Rasnic Tem dans une collection grand public)

« Je répare tout » est d'une facture plus classique et moins surprenant. Les deux personnages sont des monstres, l'un muet et sans doute pas très beau rejeté par une

petite phrase *leitmotiv* (comme dans *Bartleby*) : « Qui a besoin de toi ? » mais capable et désireux d'aider sa prochaine. Celle qu'il a vue jetée d'une voiture mortellement blessée et qu'il soigne... Elle, c'est une dealeuse qui a voulu tromper son fournisseur. Une de celles qu'on imagine venue chercher « fortune » à la ville ou fuyant un père incestueux, un mari violent et qui se retrouve souvent très vite à vendre ses charmes. En 1961 cette mise en relation de la belle et du monstre n'est plus surprenante mais elle fait toujours mouche et laisse au lecteur le soin de décider de SA vision du monde...

En tout cas, pour enrichir la vôtre, je vous propose de lire ce recueil, vous le rangerez où vous voulez ensuite mais vous saurez pourquoi.

—Noé Gaillard

Conte merveilleux

J.R.R. TOLKIEN
Monsieur Merveille
(Mr. Bliss)

La Mercurie, « Les Petits Dés Rangés », 2008, 102 p., 16 €.

Monsieur Merveille est une aventure éditoriale étrange : les éditions La Mercurie viennent de publier ce petit conte pour enfants de J.R.R. Tolkien, qui était jusque là... inédit en français (on ose à peine y croire) !

Écrit et dessiné à la main pour ses propres enfants, ce livre raconte les mésaventures de Monsieur Merveille, un aristocrate aux grands chapeaux, qui vit à la campagne, qui vient d'acheter une jolie automobile toute jaune. Cette histoire simple (sans tomber dans le simpliste) est peuplée de campagnards, d'ours (qui portent les noms des ours en peluche des Tolkien père et fils), et même d'un Lapirafe (mélange incongru d'un lapin et d'une girafe, au cou rétractile) (notons d'ailleurs ici l'excellente traduction du

Télémaque en 2008 avant la présente réédition.

terme "girabbit"...) et promène Monsieur Merveille (et les lecteurs) dans un monde codifié en perpétuel glissement (les ennemis deviennent amis, les amis se conduisent mal, le Lapirafe est tantôt un animal de compagnie, tantôt plus...etc.)

Ces codes, d'ailleurs, éclairent les autres œuvres de Tolkien (les personnages au chapeau, une certaine esthétique, quelques scènes qui ne sont pas sans rappeler des passages de « Bilbo »...)

Le conte, s'il faut le dater, doit avoir été écrit dans les années 30, lors de vacances estivales. Confié à ses éditeurs habituels (Allen et Unwin) en 1936-37, il fut refusé en l'état par ces derniers car les dessins en couleurs qui accompagnent le texte auraient nécessité un investissement bien trop grand par rapport au prix de vente de l'ouvrage. Il lui demandèrent donc de retravailler ses dessins en ... 3 couleurs !

Tolkien repoussa encore et encore le moment de réaliser ce travail (d'autant qu'il n'en avait pas du tout envie : « Trois couleurs ! Quel fléau ! Le vert est essentiel et les ours méritent du brun ! »). Tant et si bien qu'il résolut de laisser dormir cette petite fable facétieuse dans le cahier où elle fut produite.

Après sa mort, certaines de ses possessions furent vendues aux enchères, dont le fameux cahier, acquis par la Bibliothèque de l'Université de Milwaukee. En 1982 (soit 9 ans après la mort de Tolkien) fut édité pour la première fois ce conte oublié.

Et il faudra attendre fin 2008 pour que les éditions La Mercurie en donnent une version francophone, qui propose qui plus est un fac-simile du cahier original en regard du texte français.

L'ensemble forme un bel ouvrage, bien réalisé, qui pourra plaire aux enfants, à quelques adultes, et à tout fervent Tolkienniste.

—Jérôme Charlet

Fantasy

Scott WESTERFELD

A-Apocalypse

Bande-son pour fin du monde

(The Last Days)

Milan, « Macadam », mars 2008,
220 p., 10,50 €

L'histoire commence par la récupération par Moz et Pearl d'une Fender Stratocaster (une guitare mythique) qu'une femme en train de devenir folle vient de jeter par la fenêtre. Pearl est une très bonne musicienne qui faisait partie d'un groupe dont la chanteuse, Minerva, est devenue folle. Moz et son copain Zahler sont deux guitaristes qui jouent pour le plaisir. Ils s'adjoignent une batteuse, Alana Ray (un peu autiste), et constituent un groupe. Pearl est fille de riche, Moz et Zahler un peu pauvres (Zahler promène des chiens pour se faire de l'argent), Minerva malade est soignée chez elle par une servante noire, Alana Ray gagne sa vie avec ses concerts de rues. Le monde où ils évoluent est un New York qui s'effondre sous le poids des ordures et la menace des rats de plus en plus envahissants. Dans le métro rode aussi un immense ver géant qui transforme les gens en vampires. Minerva l'est un peu et contamine Moz. Heureusement des "AnGES" veillent et luttent contre le ver. Minerva est aussi parolière et les chansons du groupe sont de son cru. En fait elle se contente de reprendre ce que lui dicte le sol de sa cave. Un des anges découvrira qu'il s'agit du texte des chants des morts. Le premier concert du groupe attire le ver qui dévore un bon paquet de spectateurs. Grâce aux AnGES (service de santé) qui organisent une vaste tournée du groupe pour piéger et détruire les vers, la vie reprend ses droits.

Tout cela se déroule sur trente chapitres dont les noms correspondent à des noms de groupes musicaux (comme les noms sont traduits, The Cure devenant Le Remède, on ne s'en rend compte qu'en fin de volume) et est présenté sous les points de vue différents des divers personnages du groupe. Chacun des personnages est intéressant et riche de ses particularismes et le lecteur peut se choisir celui qui lui convient le mieux. Pour ma part j'ai un petit faible pour Alana Ray — la plus riche ? — qui voit la musique et les échos qu'elle fait naître — elle me semble la plus indépendante. Et tous ne parlent vraiment d'eux que dans leurs rapports aux autres, leur socialisation, en ce sens le livre est un petit bijou pour les ados auxquels il s'adresse. (J'ai vainement cherché dans ce volume les références des autres titres de l'auteur — pour adultes comme pour ados — que je m'empresse de recommander).

Une production pour ados qui ne peut que satisfaire un adulte exigeant et qui sait l'importance, l'influence d'un bon livre à cette époque charnière de l'individu. Un livre qui ne peut que satisfaire un ado exigeant et l'ouvrir aux autres.

—Noé Gaillard

Science Fiction

**Robert Charles
WILSON**
A travers temps
(A Bridge of Years)

Denoël, « Lunes d'encre », avril
2010, 370 p., 20 €

La nostalgie est toujours ce qu'elle était. Celle des années 1960 dans la science fiction américaine, par exemple. Celle des grands anciens, Simak en l'occurrence. Pas celle d'il y a vingt ans, bien que ce soit l'âge de ce roman de R. C. Wilson (paru à l'origine en 1991). Et celle, peut-être, du tiroir-caisse ou de la bouée de sauvetage

pour l'éditeur, auquel on ne saurait cependant reprocher, puisque l'auteur semble de vendre de manière convenable, de le publier le plus possible, parce que ce n'est pas un risque, parce que ça peut même permettre de prendre des risques en publiant d'autres sans savoir si eux se vendront, et tout simplement parce que si ça se vend c'est que des gens achètent et qu'on peut donc supposer qu'ils lisent et sont satisfaits, chose qui à son tour laisse supposer qu'ils n'ont pas si mauvais goût que ça ; tant pis donc si cela crée des raccourcis temporels un peu préjudiciables à la lecture : j'entends par là que quand le dernier roman d'un auteur a été raclé en eaux profondes et remonté à la surface après vingt ans, il est probablement moins abouti, moins peaufiné, moins maîtrisé, moins toutcequevousvoudré, que des textes déjà parus, mais plus récents, ce qui est le degré zéro du paradoxe temporel mais en est un toute de même, et me permet de façon tout à fait annexe de vérifier quelles sont les marges de tolérances du rédacteur en chef de KWS puis éventuellement de son lecteur en matière de phrases scandaleusement longues¹⁵.

Après ces considérations oiseuses, passons aux vraies nostalgies promises. Et à des phrases plus décentes. Les grands anciens, d'abord. Vous vous souvenez peut-être d'un roman intitulé *Au carrefour des étoiles*, en V.O. *Way Station*, datant de 1963, prix Hugo l'année suivante, publié en français chez J'ai Lu. Une maison isolée, gardée par un vieil homme, servait de relais à des systèmes de téléportation, de gare ou d'étape sur Terre. Et des extraterrestres plus ou moins étranges y transitaient. Jusqu'à, crois-je me souvenir, qu'un échappé de quelque bague, vaguement en forme de rat si je ne me fabrique pas trop de faux souvenirs, emprunte le système, d'où quelques complications. Si Wikipédia ne me fait pas de farces, Clifford D Simak est

¹⁵. Une fois n'est pas coutume, nous nous sommes faits un devoir de respecter scrupuleusement la ponctuation de l'auteur. —NdIR

mort au printemps 1988. *A Bridge of Years* est paru en 1991 mais est supposé se dérouler, pour sa plus grande partie, en 1989. Et a manifestement été rédigé alors. Ce qui laisse penser à un hommage, sans qu'il ne s'agisse ni d'un pastiche, ni d'une démarque, ni d'un plagiat. C'est bien plutôt un salut d'un jeune auteur, futur grand, à un des plus grands parmi les maîtres. Comme le même jeune auteur, juste un peu plus tard, a salué *Les Enfants d'Icare* dans *Le Vaisseau des voyageurs*. Dans le cas présent, les éléments récupérés sont une maison isolée, un gardien bénéficiant sinon de l'immortalité du moins de la promesse d'un rajeunissement massif, des canaux allant d'un point à un autre, une irruption imprévue et indésirée. Mais (et à partir de là, ceux qui veulent se ménager un des plaisirs de la lecture sont priés de passer leur chemin, tant il faut bien révéler en peu de lignes des éléments qui, dans le livre, n'apparaissent qu'assez lentement, à l'exception du premier, présent dès les premiers mots) il ne s'agit pas de voyages dans l'espace par une sorte de téléportation. On circule dans le temps. Et la gare n'est pas l'équivalent d'un nœud ferroviaire, tout juste une petite station sur une ligne, et même un peu moins que ça, en fait le bout du tunnel menant de ce point à un autre, situé en un autre endroit et non pas à une date fixe mais à une « distance » donnée du bout du « présent », et avançant avec lui de jour en jour. Sachant qu'une autre maison, pas très loin, avec une explication de cette coïncidence un peu bâclée mais pas scandaleuse, abrite un autre bout de tunnel. D'un côté on peut partir vers le passé, de l'autre vers l'avenir. Reste pour des personnes-pas-au-courant à découvrir tout ceci. Et au lecteur à faire de même. Avec plaisir, du reste, et avec une demi-longueur d'avance. Après la description d'un massacre à grands coups d'armes futuristes, et comme l'on sait qu'il est question de voyages dans le temps, on se doute bien entendu très vite de quelque chose quand la maison abandonnée

apparaît comme hantée, ou en tous cas comme trop propre, trop entretenue malgré les années, lorsqu'elle est achetée par une des personnes-pas-au-courant évoquées ci-dessus. Mais on avance. Parce qu'on est pris par les personnages. Et qu'on a des surprises, qui ne concernent pas seulement des détails.

L'autre nostalgie annoncée, celle des années 1960, est à l'autre bout d'un des deux tunnels. Qui débouche sur Greenwich village en 1962. Juste un peu avant la publication du roman de Simak déjà évoqué, mais surtout, me semble-t-il, au moment où la guerre froide va être suspendue pour plus d'une dizaine d'années, jusqu'aux effets de la crise économique traduite par les sénescences brejnevo-reaganesques. Moment où tout va sembler possible, pour ce qui est un instant dans l'histoire du monde mais aussi une éternité perdue pour ceux qui l'ont tout juste vécue (l'auteur avait neuf ans cette année-là), qui l'ont à peine effleurée (son personnage était quelque peu plus jeune), ou qui sont carrément nés après. Moment où ça bascule, où les années cinquante sont encore là, où la suite émerge. Moment aussi, et c'est rappelé, où il n'est pas encore question du sida, ce qui n'est pas négligeable. Tout ceci étant à verser au dossier de cette nostalgie très présente, de Norman Spinrad à Stephen Baxter.

En revanche, même si le roman a vingt ans, il n'y aura sans doute guère de nostalgie pour le moment où il a été écrit. Non que d'un point de vue chronologique ce ne soit pas un nœud de possibles, un de ces moments où une infinité de choses semblent possibles avant une retombée fatale dans la grisaille du réel. Mais, hasard, habileté de l'auteur ou remodelage inconscient du traducteur (qui fait comme toujours du très bon travail), même s'il est dit et répété que l'année de base est cette année 1989, on ne sent pratiquement jamais la distance temporelle, sauf quand le personnage arrivé en 1962 regarde New York depuis l'Empire State Building et note que le World Trade Center n'est

encore qu'un site d'enfouissement de déchets dans l'Hudson. Les références à Tchernobyl et à la place Tien'anmen apparaissent en revanche comme pratiquement intemporelles, renvoyant aux symboles des raisons d'avoir peur de l'avenir. Et ce présent inquiétant est tout à fait le nôtre, y compris dans les références au réchauffement climatique, angoisse présente et réalité future.

La dite angoisse illustre par ailleurs une idée exposée naguère par Gérard Klein, et qu'il exprimait bien mieux que je ne puis le faire ici, et avec des perspectives plus brillantes. Mais en gros, il disait que les auteurs de science-fiction, jouant le rôle d'un porte-parole de leur groupe social, juxtaposent un fort pessimisme pour le court terme à un franc optimisme quant à l'avenir à long terme de l'humanité. Ici, effectivement, l'avenir relativement proche n'a rien de rose, entre catastrophes climatiques, effondrement énergétique (un personnage venu du futur est étonné par le chauffage hivernal), guerres civiles avec rafles de futurs enfants-soldats (il ne s'agit pas tout à fait des « soldats de crèche » de *Ange mémoire*, antérieur de quelques années, mais il ya là un clair cousinage), etc. Ceci à l'horizon d'un siècle. La catastrophe écologique menaçant l'humanité est un thème récurrent chez Wilson – il est vrai qu'on devrait plutôt s'étonner de ne pas la voir plus présente chez bien d'autres, tant elle bouche notre horizon réel. Ceci dit, pour l'avenir plus lointain, les perspectives sont plus imprécises, mais effectivement, comme pour confirmer le schéma de Klein, l'humanité a su manifestement se sortir de son impasse, et de façon paradoxale en récupérant dans un sens bénéfique les technologies utilisées dans un premier temps pour la guerre, à base de symbiose entre l'homme et la machine, double asservissement au départ, coopération positive ensuite, même si elle est difficilement compréhensible, même si elle débouche sur des formes de vie qui nous sont en fait étrangères, et que l'auteur, avec une certaine prudence, ne

fait qu'évoquer et non décrire ou analyser. Et l'avenir immédiat fort sombre n'est pas lui-même écrit d'avance, encore que les deux pages d'épilogue soient de ce point de vue fort ambiguës, car relevant de l'uchronie personnelle, ou plutôt de l'échappée métaphysique, et non pas de la construction d'un univers doté d'une histoire alternative à l'avenir imaginé antérieurement... Reste que les voyageurs temporels n'étant pas supposés interférer avec le réel, ni tenter de changer l'histoire, il ne semble pas avoir été nécessaire de faire appel au *deus ex machina* d'autres romans, qu'il soit extra-terrestre comme dans *Le Vaisseau des voyageurs* à peine postérieur, ou qu'il relève lui aussi d'une lointaine descendance de l'homme comme dans *Spin*. Le cumul dans un seul roman des deux perspectives est d'ailleurs sans doute assez typique du fonctionnement de Wilson. On remarquera aussi que son optimisme déjà fort relatif semble avoir mal résisté aux années, et que l'exhumer met en fait davantage en valeur l'inquiétude présente avec plus de violence par la suite, et nécessitant un improbable miracle pour que la catastrophe ne soit pas définitive.

Il serait sans nul doute possible de repérer d'autres liens entre cet *A travers temps* et les autres romans de Wilson. De ce point de vue, on est en terrain connu. Ce qui n'est pas un défaut, car dans le même temps, l'hommage implicite à Simak sert de point de départ à une histoire originale, où le jeu avec le temps ou les menaces réelles sur notre monde se combinent avec des sous-thèmes, des rebondissements ou des images fort différentes de celles rencontrées dans les précédents volumes du même auteur publiés de notre côté de la mare aux harengs. Bref, on a le plaisir de lire quelque chose d'effectivement nouveau, mais d'inscrit à la fois dans la filiation de la SF classique, et dans une œuvre personnelle, fortement structurée. Ce n'est pas mal.

—Eric Vial

*Science Fiction***Défricheurs
d'imaginaire**

Anthologie proposée par
Jean-François Thomas
Bernard Campiche Editeur,
«camPoche», mars 2009, 530 p.,
14,60 €

Dans l'océan de la production littéraire, le critique aime à penser qu'il immerge quelques bouées, qu'il suggère quelques itinéraires. En science fiction, nous sommes bien souvent issus du fandom, partageant ou côtoyant la passion de la collection, qui peut nous faire privilégier le recensement à la récession ; et même si l'on s'affranchit de la soumission à des critères extrinsèques (comme l'appartenance d'un ensemble d'œuvres à une série définie par son éditeur), bien des brillantes analyses vont s'appuyer sur un échantillon d'œuvres bien choisies, où nous voudrions, dans nos moments d'hubris, discerner une tendance, voire un mouvement.

Rassembler un sous ensemble d'œuvres ne suffit pas, néanmoins, à les constituer en école. Et de fait, la « science-fiction suisse romande », objet de cette anthologie selon le sous-titre affiché en couverture, n'existe pas. Et Jean-François Thomas en convient dans sa préface : « En définitive, la science-fiction suisse romande, au contraire de ses homologues française et américaine, n'a jamais constitué un mouvement d'ensemble. Les œuvres qui la constituent ont été publiées isolément » (p. 22).

Poussons plus loin l'analyse. Peu me chaut, pourriez-vous me dire, que l'auteur que je lis ait travaillé isolément ou dans un atelier ; seul le texte m'intéresse. Il se trouve qu'en SF, et plus généralement dans la littérature dite de genre, un

certain univers conceptuel est accepté par la majorité des auteurs, et chaque œuvre successive vient ajouter (ou effacer) une touche au tableau d'ensemble. Les œuvres publiées isolément (et cela est vrai aussi des récits relevant de la SF émanant d'auteurs intégrés à la littérature blanche française, ou de la science fiction occitane, ou des débuts du genre dans chaque pays concerné) empruntent souvent un petit nombre d'éléments au genre, sans se placer dans une tradition globale, et sont immédiatement repérables pour le lecteur rompu aux codes du genre. Ce qu'est, je pense, le lecteur type de KWS.

A quatre exceptions près, toutes postérieures à 1985, les textes de ce recueil, donc, proviennent de ces écrivains de science-fiction suisses romands qui « ne sont pas étiquetés "écrivains de science-fiction" et ne se considèrent certainement pas comme tels » (préface, p. 20). Il sera peut-être plus surprenant de noter que beaucoup de ces auteurs, s'ils se sont probablement considérés comme suisses au niveau personnel (et j'ai le plus grand respect pour l'identité inimitable du peuple suisse, qui s'est rassemblé plus ou moins volontairement autour d'un mode de vie et d'un modèle politique, tout en respectant la diversité des langues et cultures présentes sur son territoire), ne manifestent guère d'helvétude dans leur production, au demeurant souvent publiée en France à l'origine. Ni au niveau de la langue (mais la langue d'origine des Romands est morte depuis longtemps, en dehors de la vallée d'Evolène), ni même de variations dans l'usage du français, ni à celui de la localisation de l'action. Peut-être demeure-t-il d'infimes variations dans la vision du monde. Et surtout, quelques remarquables exceptions, exemples de textes enracinés, souvent les plus savoureux du recueil.

Pour résumer : la science-fiction suisse romande n'est pas vraiment de la science-fiction, elle n'est pas vraiment suisse, ni romande (dans la mesure où cet adjectif, isolé, signifie encore quelque chose). Que reste-t-il du projet ? L'impression, tout

d'abord, que Jean-François Thomas — qui appartient depuis plus de trente ans au fandom francophone européen¹⁶ — a fait œuvre prescriptive plus que descriptive : il veut aider, ou accompagner, la naissance d'une SF suisse romande consciente d'elle-même (et pourquoi pas ?) et conclut l'ouvrage par des nouvelles de ses contemporains, Panchard, Petoud, Rouiller, qui témoignent, non seulement du talent de leurs auteurs, mais de leur intégration consciente dans la SF. Et le meilleur manifeste est peut-être de se persuader que la chose qu'on veut créer existe déjà, sans le savoir.

Il reste, surtout, une bien agréable sélection de trouvailles et de divertissements. Venons-en enfin au contenu du livre !

Les textes de Panchard, Petoud, et Rouiller seront sans doute connus des lecteurs. « La Maison de l'araignée », de Wildy Petoud, était paru dans *Superfuturs* et avait révélé l'auteure. On retrouve avec plaisir son inventivité un peu délirante et son langage dru. Un peu comme du Lafferty français. Les nouvelles de Rouiller et Panchard sont parues dans *Galaxies* en 2004 — je n'ai pas toujours le temps de lire tous les numéros, je les avais ratées, et je le regrette. Si l'histoire de mutante télékinétique déchu de François Rouiller se situe en Suisse, c'est dans l'intérêt du vécu du détail ; elle pourrait être située n'importe où, mais vaut surtout pour la peinture au vitriol que livre involontairement de lui-même son écœurant narrateur. La nouvelle de Georges Panchard est une mécanique superbement montée (qui triche un peu en s'arrêtant tout de suite après sa chute, filant à l'anglaise sans daigner fournir des explications qui seraient peut-être forcées, en tout cas moins élégantes que la montée progressive vers l'événement final). L'écriture soignée se double d'une attitude un peu méprisante du protagoniste vis-à-

vis de tout ce qui l'entoure (lui compris). Ça laisserait sur la durée d'un roman. Comme le note fort justement l'anthologiste, l'univers est proche de celui de *Forteresse*, texte avec lequel celui-ci partage l'obsession pour l'assassinat des personnalités. A la différence de Rouiller, Panchard choisit pour son texte un cadre nettoyé de références précises, à savoir un pays anglophone non-précisé (dans un futur proche non-précisé) ; je trouve que cela aplatit le décor, au niveau notamment des choix onomastiques.

Rolf Kesselring est un autre nom bien connu des amateurs de SF, plus comme éditeur que comme auteur. « Martien vole », très inspiré de Fredric Brown, est tiré d'un recueil sorti en 1969 et réédité en 1988, ce qui lui vaut de figurer à cette dernière date dans le rangement chronologique du recueil.

Restent, pour ce qui est des années 1979 à 2003, sept textes « isolés », d'intérêt divers, mais tous très lisibles. Ce souvent des dystopies plus ou moins explicites. Sylvie Neeman Romascano habille sa vision ironique d'un futur analphabète d'un étonnant lyrisme. Odette Renaut-Vernet raconte la fin du monde — et décrit au passage avec un sens mordant du détail la vie prosaïque d'un Suisse sans qualités. Mais la fin du monde elle-même est vue comme le Jugement Dernier, ce qui rend douteux le classement de cette nouvelle comme SF (elle est d'ailleurs parue dans un recueil franchement intitulé *Xannt, contes fantastiques*). Le meilleur du lot à mon sens est aussi le plus délibérément suisse : « Châtaeau d'eau », de Bernard Comment. La Suisse décide de faire la guerre à tous ses voisins en gardant pour elle ses fleuves. Mais une fois les digues fermées, l'eau monte... C'est de l'humour plus que de la politique-fiction à proprement parler, mais réjouissant quand même, et très finement écrit. Il est intéressant de noter que cette nouvelle, qui du recueil est la plus focalisée sur la Suisse, vient de la plume d'un homme très intégrée dans la vie culturelle française (hautes fonctions à

16. Il n'y a pas de frontières pertinentes à établir entre France, Suisse romande, et Belgique francophone en l'occurrence.

France Culture, aux Editions du Seuil...) Il est tentant de conjecturer que son regard, posé sur la Confédération tant du dehors comme du dedans, lui permet d'autant mieux la brocarder.

Reste à dire un mot sur la partie « SF ancienne » du livre, celle pour laquelle il est inévitable que les textes soient écrits sans conscience d'être de la SF. Je saute à dessein les chansons de Jean Villard Gilles, justement parce que, comme ce sont des chansons, je pourrais les écouter, mais ne sais les lire comme il convient. La SF ancienne en France, c'est pour moi celle d'avant la Seconde Guerre Mondiale ; dans ce recueil, se prolonge jusqu'en 1949 — c'est du moins l'impression qu'il m'en donne, car le texte de Noëlle Roger, « Les secrets de Monsieur Merlin », très explicitement placé dans la tradition du conte (Barbe Bleue plus que Table Ronde), me semble aborder le *novum* sous l'angle étroit de l'invention extraordinaire, sans la hardiesse qu'avait déjà à l'époque la SF américaine. Léon Bopp, avec « Une fable », pratique sans doute lui aussi plus la parabole politique que la SF à proprement parler, mais avec un tel allant et une telle originalité dans l'invention verbale qu'on aurait regretté de s'en dispenser.

Original, Roger Farney l'était certainement. « Les Anekphantes », malgré sa date de parution de 1931, pourrait trouver sa place dans une anthologie de hard SF radicale. A ceci près que ce très long récit de la vie de cellules intelligentes est quand même assez indigeste. En tout cas pour le lecteur certes pressé que je suis.

Michel Epy dans « Anthéa ou l'étrange planète » se montrait digne émule de Rosny aîné, avec une touche de Verne et de E. R. Burroughs — quel dommage quand même que son astronome parisien, sous sa plume, ne s'étonne pas de la façon dont cet astre errant bafoue allègrement les lois de la mécanique céleste. Le meilleur récit de cette période ancienne, toutefois, et peut-être le meilleur de

l'anthologie, est celui qui l'entame : « L'autopsie du Docteur Z*** », publié en 1884 par Edouard Rod. L'action est cette fois située à Bordeaux — une machine nouvelle permet de lire les dernières pensées et sensations, éprouvées *après la mort*, d'un riche négociant bordelais (il en existait encore à cette époque d'imparfaite centralisation). Les ressorts sont, bien entendus, ceux des défauts humains de toujours, et le texte est un petit chef-d'œuvre.

Si la SFSR n'a pas atteint (ou pas encore) la masse critique nécessaire au démarrage de sa réaction en chaîne, le combustible est là, et remercie Jean-François Thomas d'être allé le prospecter.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

69

Anthologie proposée par
Charlotte Volper et Jérôme
Lavadou.

ActuSF, « Les Trois Souhaits »,
octobre 2009, 164 p., 10 €

«Anthologie SFQ», proclame le dos de l'ouvrage. Et pas de SF québécoise, non monsieur, c'est bien de cul qu'on vous cause. Et de SF, donc, après tout un éditeur qui prend le nom d'ActuSF doit bien assumer ses choix — pour une fois, soupiré-je en vieux fan amer, qu'on ne nous fourgue pas du fantastique-fantasy-imaginaire fusionnel : pas que j'aime pas tout ça, mais je ne goûte guère le grand fourre-tout. Euh, quoiqu'en l'occurrence...

On trouvera quand même du fantastique dans ce recueil. Très classique (et très efficace) sous la plume de Jean-Marc Ligny («Vestige de l'amour»), qui décrit bien la décadence d'un couple. Teinté d'horreur chez Charlotte Bousquet. Relevant de l'insolite chez Gudule — l'avantage de l'humour, c'est qu'on fait court, et qu'on tire l'échelle avant que le

lecteur ait le temps de se poser trop de questions. Gudule réussit le coup très bien.

On s'attendra à une certaine tension entre la SF — genre traditionnellement porté sur l'explication, l'illusion de la rationalité — et l'érotisme, tout en sensualité et pulsions. "Misvirginité", de Daylon, est à mon sens un échec par manque d'équilibre. L'immersion dans l'esthétique sexe-et-violence finit par dépouiller la nouvelle de tout relief. Maïa Mazaurette, dans "Saturnales", présente au contraire un futur où le sexe a été presque entièrement artificialisé, et l'obscénité réduite à une mécanique commerciale. Nous suivons donc une nuit de noces dans un hôtel de luxe en orbite dans les anneaux de Saturne, avec copieux catalogues d'options et de suppléments. La plongée dans ce monde est d'autant plus saisissante qu'il se contente de prolonger les tendances déjà présentes dans le nôtre ; dommage que l'intrigue de la nouvelle se conclue un peu en queue de poisson.

La plupart des auteurs résolvent le dilemme entre explication et pulsion en ne réservant qu'une partie de leur propos à l'érotisme *stricto sensu*. Dans "Eddy Merckx n'est jamais allé à Vérone", Stéphane Beauverger travaille les fantasmes parallèles de son personnage (sur les extra-terrestres, sur la séduction) en contraste avec sa vie de couple épouvantable (son mari la bat). C'est beau, même si en fin de compte on ne sait pas si on est dans le subjectif (qui relèverait de la littérature blanche) ou dans l'objectif (qui nous renverrait à nos chers petits hommes verts). "Descente", de Virginie Bétruger, est le récit, longtemps après les faits, du retour sur terre d'un astronaute pris au piège d'une station spatiale laissée à l'abandon par ses commanditaires ; le seul rôle de l'érotisme est d'alimenter les récits qui lui permettent de tenir le coup. Original, drôle et tragique à la fois. C'est de la triche, mais on ne se plaindra pas.

Mélanie Fazi met en scène une artiste qui se retrouve prise au piège de la perfection, et de l'inattendue séduction, des automates qu'elle crée pour son spectacle. Le jeu des flash-backs lui permet de combiner intensité émotionnelle et explications cohérentes ; un texte très fort, comme souvent avec Fazi. Le désir se fixe sur les machines, comme pour moquer la solitude qui envahit tout l'univers de la protagoniste.

Enjeu privé, l'érotisme se marie mal avec les vastes questions d'organisation sociale qui fournissent la matière d'une bonne partie de la science fiction. Sauf à postuler un système totalitaire ; qu'il soit séculier ou théocratique, il voudra contrôler ce plus puissant des leviers du comportement humain qu'est le désir sexuel. La découverte d'une sexualité libérée est un pas essentiel vers la révolte dans les dystopies classiques, que ce soit *Le meilleur des Mondes, 1984*, ou *Un Bonheur insoutenable* (pour ne citer que quelques exemples). Et la SF "politique" française des années 1970 suivait le même schéma (une anthologie de SF à thème sexuel, *Les Lolos de Vénus*, qu'il serait instructif de relire, avait été publiée en 1979 dans la collection "Ici et Maintenant" de Kesselring). Il est symptomatique de l'évolution de la SF française que cet aspect des choses affleure dans bien peu de nouvelles (en creux peut-être dans celle de Daylon). Et pas si surprenant qu'on le retrouve dans le texte du seul auteur à figurer au sommaire des deux anthologies, Joëlle Wintrebert. "Camélians" réunit tous les éléments typiques de Wintrebert : la biologie, les sociétés bloquées, les rapports violents entre les sexes. Mais à une échelle réduite, puisque tout se joue dans une petite communauté d'humains naufragés sur une planète vierge. Et la sensualité, quoique superbement illustrée dans le texte, se révèle moins importante que les questions de reproduction.

Concluons avec deux nouvelles qui jouent le jeu du sexe d'un bout à l'autre, ceux de Francis Berthelot et Sylvie Lainé. Le discours en est-il noyé par

l'adrénaline ? Non, bien entendu. Chacun des deux auteurs se souvient que le désir est affaire de fantasmes, mais que les fantasmes se structurent sur des récits. Chez Berthelot, les fantasmes se surperposent à un récit préexistant, dans le cadre d'un système de cinéma interactif. Dommage (de mon point de vue) qu'un texte passionnant dans son mélange d'anticipation à court terme et d'érudition sur l'empire romain se termine par une pirouette finale qui le bascule dans le fantastique. Chez Lainé, l'anticipation est un peu plus lointaine (mais qui sait ?), et comme chez Mazaurette, l'amour naturel n'a plus la cote ("bien sûr, tu peux essayer de faire du vrai, et même du gratuit, si tu trouves une partenaire. Mais le vrai, malheureusement, on en a vite fait le tour.") Donc, l'érotisme a été reconstitué à partir de ses bases chimiques, et le protagoniste essaie de bidouiller son propre mélange. Avec des résultats aussi surprenants que riches en interrogations sur ce qui peut fonder nos propres fantasmes, nos propres désirs... et la manière dont nous nous racontons des histoires, érotiques ou pas.

Bilan personnel de l'expérience : beaucoup de bons textes (mes préférés venant de Berthelot, Fazi, Lainé, et Wintrebert, par ordre alphabétique notez bien, ce qui tend à prouver que le métier a souvent le dernier mot, ou que les goûts personnels du critique ne changent pas vite avec les années, vous en jugerez) ; pas mal de vraie SF ; des approches très variées : une anthologie à recommander, dans le très haut du panier pour ce genre d'exercice.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction & Fantasy

Utopiales 09

Anthologie présentée par Jérôme Vincent

ActuSF, « Les 3 Souhaits »,
octobre 2009, 186 p., 10 €

Chaque année, le festival nantais de la SF (et genres connexes) édite une anthologie. Depuis quelques temps, la chose est confiée à ActuSF, ce qui ne saurait être pour nous déplaire. Le crû 2009 est un animal étrange mais sympathique, qui mélange allègrement ancien et nouveau, et francophone et anglophone.

Après une intro ravigorante d'Ugo Bellagamba, nous avons droit à six nouvelles. Passons rapidement sur celles qui m'ont moins transportées. Pierre Bordage, conteur inspiré, se livre à un exercice de réflexion philosophico-religieuse qui me laisse froid. Jean-Philippe Jaworski relit le mythe howardien, et le relie à l'Histoire antique — ouvrage fort bien fait, mais pas de quoi réinventer la *fantasy*. Stephen Baxter est d'une autre trempe ; son « George et la comète » a la défauts de ses qualités — ses Londoniens transportés à la fin des temps dans des corps de lémuriens ne manquent pas d'humour, mais la situation n'évolue guère et est trop artificielle pour me transporter.

Catherine Dufour ne laisse jamais indifférent. Mais l'usage de l'excès est toujours délicat, et le télescopage d'expression pour fabriquer les titres peut tourner au procédé. Quoiqu'il en soit, « Un temps chaud et lourd comme une paire de seins » est un excellent condensé de polar noir du futur, doté d'un personnage attachant et d'une intrigue retorse à souhait, mais qui souffre à mon sens de l'insistance avec laquelle l'auteure

accumule des horreurs invraisemblables
— pour faire toucher du doigt au lecteur
les iniquités du monde où nous vivons ?

Robert Charles Wilson, dans « Les Perséides », livre une histoire de premier contact subtile et toujours agréable par son atmosphère (même s'il a tendance à réutiliser les mêmes décors). De Walter Jon Williams, pour finir, nous avons « Elvis le Rouge », un récit uchronique déjà ancien. C'est sans doute un peu long pour son propos, mais se lit avec délectation ; on présumera que l'auteur n'a pas pu s'empêcher de mettre à profit la documentation accumulée sur son fascinant modèle.

Au total, un recueil diversifié et de bonne qualité, que l'on peut lire comme échantillon de la production du moment (et de quelques années avant pour les textes traduits). A ne pas rater pour les inconditionnels de Dufour.

—Pascal J. Thomas

KWS

(Keep Watching the Sky)

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s
Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France
pthomas@cict.fr

Les numéros 1 à 63 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).